

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

B.D.I.C.

LA FÊTE NATIONALE

A LA GLOIRE DE ROUGET DE L'ISLE

Le Gouvernement ayant décidé de transférer solennellement aux Invalides les restes de l'immortel auteur de la « Marseillaise », une cérémonie, présidée par le Chef de l'Etat, a été organisée pour célébrer, dans l'union de tous les Français, l'apothéose de l'hymne national qui nous conduira à la victoire.

Discours du Président de la République

Amené de Choisy-le-Roi et placé sur un affût de canon des guerres de la première République, le cercueil de Rouget de l'Isle a été exposé d'abord sous l'Arc de Triomphe de l'Etoile, d'où est parti, précédé par des troupes de cavalerie de la garnison de Paris, le cortège ayant à sa tête le chef de l'Etat, le président du conseil, tous les ministres, les bureaux des deux Chambres et les délégations des corps constitués.

Aux Invalides a eu lieu une parade militaire à la suite de laquelle M. Raymond Poincaré, Président de la République, a prononcé le discours suivant :

Discours du Président

Messieurs,

En décrétant que les cendres de Rouget de l'Isle seraient solennellement ramenées à Paris, le jour de la Fête nationale, au cours d'une guerre qui décidera du sort de l'Europe, le Gouvernement de la République n'a pas seulement entendu célébrer la mémoire d'un officier français par qui s'exprima, en une heure tragique, l'âme éternelle de la patrie ; il a voulu rapprocher sous les yeux du pays deux grandes pages de notre histoire, rappeler à tous les fortes leçons du passé et, pendant que de nouveau la France lutte héroïquement pour la liberté, glorifier l'hymne incomparable dont les accents ont éveillé, au cœur de la nation, tant de vertus surhumaines.

La sublime improvisation de Rouget de l'Isle a été, en 1792, le cri de vengeance et d'indignation du noble peuple qui venait de proclamer les Droits de l'homme et qui se refusait fièrement à ployer le genou devant l'étranger. Les armées prussiennes s'avançaient vers le Rhin. Par le Nord et par l'Est, les Autrichiens menaçaient nos frontières. Le 20 avril, l'Assemblée nationale avait voté la guerre et, suivant le mot d'un des orateurs, elle avait émis le vœu que les feux des discordes intestines s'éteignissent aux feux des canons.

La nouvelle était parvenue, dès le 25, en cette loyale Alsace qui, le 14 juillet 1790, unie aux fédérations de toutes les provinces, avait à jamais juré fidélité à la France indivisible. Et voyez, messieurs, comme aussitôt tout conspire à faire du

chant guerrier, composé par Rouget de l'Isle, une œuvre magnifiquement symbolique.

C'est un modeste enfant du Jura, devenu simple capitaine et affecté à la défense de Strasbourg, qui, au moment fixé par les destinées du pays, va être inopinément l'interprète de tous les citoyens. C'est le maire de la grande ville alsacienne qui va conseiller au jeune officier d'écrire une marche pour l'armée du Rhin ; et bientôt, lorsque les strophes enflammées de Rouget de l'Isle se seront envolées jusqu'au Midi, ce seront des volontaires marseillais qui, prêts à mourir pour la patrie, les chanteront joyeusement sur les routes de France, les feront applaudir par Paris enthousiasmé et leur laisseront un nom impérissable. Si bien, messieurs, que dans la genèse de notre hymne national, nous trouvons, tout à la fois, un splendide témoignage du génie populaire et un exemple émouvant de l'unité française.

Qu'importe, après cela, que Rouget de l'Isle ait achevé dans l'ombre une existence médiocre et qu'il n'ait reçu qu'après la Révolution de Juillet une croix et une pension ! Qu'importe qu'il ait entendu la calomnie lui contester la paternité de son chef-d'œuvre et que des organistes allemands, élevés à l'école du mensonge, aient cyniquement prétendu le dépouiller de sa gloire ! Son chant immortel, adopté par tout un peuple, couvre désormais, de ses sonorités puissantes, les murmures de l'envie et les clameurs de la haine.

Partout où elle retentit, la *Marseillaise* évoque l'idée d'une nation souveraine qui a la passion de l'indépendance et dont tous les fils préfèrent délibérément la mort à la servitude. Ce n'est plus seulement pour nous autres Français que la *Marseillaise* a cette signification grandiose. Ses notes éclatantes parlent une langue universelle et elles sont aujourd'hui comprises du monde entier.

Messieurs, il fallait un hymne comme celui-là pour traduire, dans une guerre comme celle-ci, la généreuse pensée de la France.

Une fois de plus, l'esprit de domination

est venu menacer la liberté des peuples. Depuis de longues années, notre démocratie laborieuse se plaisait aux travaux de la paix ; elle ne cherchait qu'à entretenir avec toutes les puissances des relations courtoises ; elle aurait considéré comme un criminel ou comme un insensé tout homme qui aurait osé nourrir des projets belliqueux. Malgré des provocations répétées, malgré les coups de théâtre de Tanger et d'Agadir, elle était restée volontairement silencieuse et impassible. Lorsque les premiers nuages s'étaient amoncélés sur les Balkans, elle avait tout fait pour conjurer l'orage menaçant ; c'était elle qui, la première, avait cherché à organiser et à maintenir le concert européen. Lorsque en dépit de ses efforts inlassables, la guerre avait éclaté en Orient, elle avait tâché de localiser et d'éteindre l'incendie qui s'était déclaré. Lorsque enfin le calme s'était rétabli, elle s'était aussitôt prêtée à de nouvelles négociations pour étouffer, entre elle et l'Allemagne, les dernières causes latentes de difficultés et de conflits. Et, c'est au lendemain du jour où venait d'être signé un accord franco-allemand qui réglait, à la satisfaction des deux pays, les questions orientales, c'est à un moment où l'Europe rassurée commençait à reprendre haleine, qu'un coup de tonnerre imprévu a fait trembler les colonnes du monde.

L'histoire dira la suite. Elle dira comment l'Autriche, malgré les avertissements réitérés de l'Italie, a prémédité une attaque contre la Serbie. Elle dira comment cette petite et vaillante nation a, sur les conseils de la Russie et de la France, répondu dans les termes les plus conciliants à un ultimatum injurieux. Elle dira comment l'Autriche, au lieu de se laisser désarmer par cet exemple de modération, a persévéré dans son dessein meurtrier. Elle dira comment, depuis le début de cette crise redoutable, le Gouvernement de la République n'a cessé d'agir, auprès de tous, et avec une volonté tenace, dans le sens de la paix.

Mais l'impérialisme militaire des pays germaniques était résolu à défier le jugement des peuples civilisés. La guerre a été brusquement déclarée à la Russie ; elle a été, sous des prétextes hypocrites, déclarée à la France, et la postérité apprendra avec stupéfaction qu'un jour, l'ambassadeur d'Allemagne, après avoir vainement cherché à se faire insulter par la population parisienne, a présenté sans rire, comme un *casus belli*, au ministre des affaires étrangères de France, une fable imaginée dans les bureaux de la Wilhelmstrasse, le raid d'un de nos aviateurs qui serait allé jeter des bombes sur Nuremberg sans y être, et pour cause, aperçu par personne.

Et l'histoire vengeresse dira également le reste : l'ignominie et la lâcheté des propositions faites à l'Angleterre et dédaigneusement repoussées par l'honneur britannique, la neutralité de la Belgique outrageusement violée, les traités les plus solennels et les plus sacrés impudemment déchirés comme des chiffons de papier, les moyens les plus

barbares employés pour terroriser, dans les régions traversées, des habitants inoffensifs, la science déshonorée au service de la violence et de la sauvagerie.

Chacun de nous, messieurs, peut, en toute sérénité, ranimer ses souvenirs et interroger sa conscience. A aucun moment, nous n'avons négligé de prononcer le mot ou de faire le geste qui aurait pu dissiper les menaces de guerre, si un fol attentat contre la paix européenne n'avait été, depuis longtemps, voulu et préparé par des ennemis implacables. Nous avons été les victimes innocentes de l'agression la plus brutale et la plus savamment préméditée.

Mais, puisqu'on nous a contraints à tirer l'épée, nous n'avons pas le droit, messieurs, de la remettre au fourreau, avant le jour où nous aurons vengé nos morts et où la victoire commune des alliés nous permettra de réparer nos ruines, de refaire la France intégrale et de nous prémunir efficacement contre le retour périodique des provocations.

De quoi demain serait-il fait, s'il était possible qu'une paix boiteuse vint jamais s'asseoir, essoufflée, sur les décombres de nos villes détruites ? Un nouveau traité draconien serait aussitôt imposé à notre lassitude et nous tomberions, pour toujours, dans la vassalité politique, morale et économique de nos ennemis. Industriels, cultivateurs, ouvriers français, seraient à la merci de rivaux triomphants et la France, humiliée, s'affaiblirait dans le découragement et dans le mépris d'elle-même.

Qui donc pourrait s'attarder un instant à de telles visions ? Qui donc oserait faire cette injure au bon sens public et à la clairvoyance nationale ? Il n'est pas un seul de nos soldats, il n'est pas un seul citoyen, il n'est pas une seule femme de France qui ne comprenne clairement que tout l'avenir de notre race, et non seulement son honneur, mais son existence même, sont suspendus aux lourdes minutes de cette guerre inexorable. Nous avons la volonté de vaincre, nous avons la certitude de vaincre. Nous avons confiance dans notre force et en celle de nos alliés, comme nous avons confiance en notre droit.

Non, non, que nos ennemis ne s'y trompent pas ! Ce n'est pas pour signer une paix précaire, trêve inquiète et fugitive entre une guerre écourtée et une guerre plus terrible, ce n'est pas pour rester exposée demain à de nouvelles attaques et à des périls mortels que la France s'est levée tout entière, frémissante, aux mâles accents de la *Marseillaise*.

Ce n'est pas pour préparer l'abdication du pays que toutes les générations rapprochées ont formé une armée de héros, que tant d'actions d'éclat sont, tous les jours, accomplies, que tant de familles portent des deuil glorieux et font stoïquement à la patrie le sacrifice de leurs plus chères affections. Ce n'est pas pour vivre dans l'abaissement et pour mourir bientôt dans les remords que le peuple français a déjà contenu la formidable ruée de l'Allemagne, qu'il a rejeté de la Marne sur l'Yser l'aile droite de l'ennemi maîtrisé, qu'il a réalisé, depuis près d'un an, tant de prodiges de grandeur et de beauté.

Mais ne nous lassons pas, messieurs, de le répéter : la victoire finale sera le prix de la force morale et de la persévérance.

Employons tout ce que nous pouvons avoir de calme, de vigueur et de fermeté à maintenir étroitement dans le pays l'union de toutes les provinces, de toutes les classes et de tous les partis, à protéger attentivement l'opinion contre l'invasion sordide des nouvelles perditions, à fortifier sans cesse l'action gouvernementale et l'harmonie nécessaire des pouvoirs publics, à concentrer sur un objet unique toutes les

ressources de l'Etat et toutes les bonnes volontés privées, à développer sans relâche notre matériel de guerre et nos moyens de résistance, à ramasser, en un mot, la totalité des énergies nationales dans une seule pensée et dans une même résolution : la guerre poussée, si longue qu'elle puisse être, jusqu'à la défaite définitive de l'ennemi et jusqu'à l'évanouissement du cauchemar que la mégélanie allemande fait peser sur l'Europe.

Déjà, le jour de gloire que célèbre la *Marseillaise* a illuminé l'horizon ; déjà, en quelques mois, le peuple a enrichi nos annales d'une multitude d'exploits merveilleux et de récits épiques. Ce n'est pas en vain que se seront levés en masse, de tous les points de la France, ces admirables vertus populaires. Laissons-les, messieurs, laissons-les achever leur œuvre sainte : elles frayent le chemin à la victoire et à la justice.

Faits de guerre

DU 9 AU 13 JUILLET

En Belgique.

La canonnade a été extrêmement vive dans la région de Nieupoort. Dans la journée du 12, notamment, l'ennemi a bombardé nos tranchées devant Lombartzyde et Nieupoort ; nous avons riposté et fait taire deux batteries adverses.

Dans la soirée du 10 juillet, l'ennemi a attaqué les positions occupées par l'armée britannique et a d'abord réussi à prendre pied dans quelques éléments des tranchées de première ligne. Nos alliés ont immédiatement contre-attaqué et repris la totalité de ces éléments.

Région d'Arras.

Dans la journée du 9 juillet, la ville d'Arras a été bombardée avec des obus de gros calibre.

Dans la nuit du 9 au 10, nous avons repoussé quelques attaques tentées par l'ennemi contre nos positions du chemin d'Angres à Souchez.

Dans la nuit du 10 au 11, nous avons achevé de déloger l'ennemi des quelques éléments de tranchées où il avait pu se maintenir sur la ligne enlevée par nous le 8 au nord de la station de Souchez. L'ennemi a contre-attaqué et éprouvé un échec complet. Il a alors bombardé nos lignes au moyen de projectiles asphyxiants. Dans la nuit du 11 au 12, vers minuit, il a lancé au sud de Souchez, une attaque qui a été repoussée. Vers deux heures, une seconde attaque lui a permis d'occuper le cimetière de Souchez et quelques éléments des tranchées immédiatement adjacentes. Dans la journée du 12, nous avons repris une partie des tranchées perdues et nous nous y sommes maintenus, en dépit d'un bombardement avec obus asphyxiants dirigé contre nos positions de Carency et des abords de Souchez.

Dans les tranchées du Compact, au sud-est de Neuville-Saint-Vaast, s'est engagée une lutte très vive à la grenade, sans gain appréciable de part ni d'autre.

Dans la nuit du 12 au 13, une attaque a été tentée par l'ennemi devant nos positions du Labyrinthe sous la protection de violents tirs de barrage. Les assaillants ont été décimés et complètement rejetés sur leurs lignes.

Sur l'Aisne.

Entre Oise et Aisne, la lutte d'artillerie se poursuit avec beaucoup de vivacité, particulièrement sur les plateaux de Queanewiers et de Nouvron.

Au nord de l'Aisne, la guerre de mines continue à notre avantage ; nous avons fait exploser un fourneau qui a bouleversé les galeries ennemies.

Champagne et Argonne.

La ville de Reims a été de nouveau bombardée le 11 juillet.

Sur le front Perthes-Beauséjour, la lutte d'artillerie continue. Dans la nuit du 9 au 10, l'ennemi a lancé une attaque entre la fortin et la cote 196, pris sous nos feux d'infanterie et d'artillerie, les assaillants ont éprouvé des pertes sensibles et sont rentrés en désordre dans leurs lignes.

En Argonne, la canonnade, la guerre de mines, les combats à coups de grenades et de torpilles ont été incessants. L'activité a été très grande, spécialement dans les secteurs de Marie-Thérèse, du Four de Paris, de Bolante et de la Haute-Chevauchée.

Sur les Hauts-de-Meuse.

L'ennemi a bombardé à plusieurs reprises nos positions de la forêt d'Apremont et de la Meuse ; dans la journée du 10, son tir a été particulièrement dirigé sur Sainpigny.

Dans la journée du 11 et la nuit du 11 au 12, nous avons repoussé plusieurs attaques à la Vaux-Fery et à la Tête-à-Vache en forêt d'Apremont. Dans la nuit du 12 au 13, le combat a continué au même lieu à coups de grenades, de fusils et de canons.

Dans la matinée du 13 juillet, une escadre aérienne à l'effectif de 35 avions a survolé et bombardé la gare stratégique installée par l'ennemi à Vigneulles-les-Battonchâtel, qui dessert à la fois la région de la tranchée de Calonne et celle de la forêt d'Apremont ; de très importants approvisionnements de toute nature, et particulièrement des munitions, y étaient concentrés. Malgré un vent de dix-huit mètres cinquante, l'expédition a parfaitement réussi ; nous avons lancé sur les objectifs désignés cent soixante et onze obus de 90. Le bombardement a déterminé plusieurs foyers d'incendie. Tous nos appareils sont rentrés, bien qu'ayant été assez fortement canonnés.

En Woëvre.

Au sud-est de Verdun, dans la nuit du 11 au 12, l'ennemi a violemment bombardé Fresnes-en-Woëvre avec des obus de tous calibres ; il a tenté près de Saulx-en-Woëvre une attaque qui a été repoussée.

Des actions d'artillerie très vives ont eu lieu au bois de Rumières (nord-ouest de Flirey), et au bois Le Prétre.

Dans la journée du 12 juillet, l'ennemi a tenté à deux reprises d'attaquer nos positions dans le voisinage de la Croix-des-Carmes. La première attaque a été repoussée par notre infanterie et notre artillerie, dont le tir a infligé à l'ennemi des pertes importantes ; la seconde a été enrayée avant que l'ennemi ait pu sortir de ses tranchées.

La nuit du 12 au 13 a été marquée dans la région de Regniéville et au bois Le Prétre par un combat à coups de grenades et par une fusillade et une canonnade incessantes.

Nous avons été bombardés avec succès (22 obus et 1,000 flechettes), dans la journée du 12 juillet, les gares d'Arnaville et de Bayonville, ainsi que les baraquements de Norroy.

En Lorraine.

Dans la nuit du 9 au 10 juillet, nous avons repoussé une attaque menée par un bataillon ennemi contre nos positions près de Leintrey.

Vosges.

Sur le versant occidental, nous avons solidement organisé les positions conquises par nous à la Fontenelle (Ban de Sapt) dans la nuit du 8 au 9. Dans la matinée du 9, l'ennemi a commencé un bombardement qui a été efficacement entravé par nos contre-batteries ; nos tirs de barrage ont interdit à l'ennemi tout retour offensif. Depuis le 9 juillet, la canonnade a été ininterrompue.

Le nombre total des prisonniers faits le 8 juin est de 881 dont 21 officiers. Le recensement du matériel a permis de constater que l'ennemi a laissé entre nos mains un canon de 37 mm, quatre mitrailleuses, deux lance-bombes, un appareil à oxygène contre les gaz asphyxiants, un grand nombre de fusils, un important dépôt de grenades et de cartouches de différents modèles.

Sur le versant oriental des Vosges, l'ennemi a canonné à plusieurs reprises nos positions à l'est de Metzeral, à l'ouest d'Ammertzwiler, ainsi que nos tranchées avancées du col de Wetterstein, au nord de Munster. Dans la nuit du 11 au 12, il a fait exploser une mine à proximité de nos lignes à l'ouest d'Ammertzwiler et il a lancé ensuite à l'attaque plusieurs compagnies qui ont été repoussées en subissant des pertes importantes. Au cours de ce combat, nous avons fait quelques prisonniers. Dans la nuit du 12 au 13, nous avons repoussé une tentative d'attaque dirigée par l'ennemi contre une tête de pont occupée par nous sur la rive est de la Ficht de Sondernach.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Le retour des grands blessés. — Le premier train ramenant en France environ 250 grands blessés français venant d'Allemagne est arrivé à Lyon-Brotteaux dimanche matin, à huit heures trente.

On remarquait sur le quai de la gare : M. Goudart, sous-secrétaire d'Etat à la guerre ; le général Meunier, commandant de la 14^e région ; le général Goigoux, commandant la place de Lyon, et un grand nombre d'officiers ; M. Rault, préfet du Rhône ; M. Herriot, sénateur, maire de Lyon, etc., etc.

Les honneurs étaient rendus par une compagnie d'infanterie.

Au moment où le train sanitaire suisse entrerait en gare, les clairons sonneront aux champs. Tous les grands blessés non alités étaient aux fenêtres et agitaient leurs mouchoirs ou leurs lépis.

La plupart d'entre eux versèrent des larmes en entendant le clairon de France. Une émotion profonde étreignait l'assistance. Dès que les clairons cessèrent de sonner, la *Marseillaise* retentit et tous les blessés chantèrent l'hymne national. Les premiers qui descendirent furent des officiers amputés, dont un commandant.

Devant la gare des Brotteaux, plus de dix mille personnes, maintenues difficilement par le service de police et un escadron de dragons, étaient venues saluer les braves combattants français blessés qui viennent de subir une longue captivité et qui ont montré, selon la parole de Bossuet, « qu'une âme forte est maîtresse du corps qu'elle anime ».

L'or français. — Le ministre des finances l'a dit : les bons Français doivent changer leur or contre des billets. Aussi, depuis quelques jours, les guichets de la Banque de France sont-ils assaillis par une foule de citoyens — et de citoyennes — patriotes, rentiers opulents, petits bourgeois, gens du peuple, qui viennent troquer contre des billets neufs, et un beau certificat de civisme, soit de vrais rouleaux de napoléons (soit quelque pièce de collection, telle que le « Louis XVIII au petit collet », soit une simple pièce de dix francs : bref, ce qu'ils conservaient depuis le commencement de la guerre.

— Où allez-vous ? demande le portier de la Banque.

— Je viens apporter de l'or, disent-ils non sans fierté.

A ce propos, nous pouvons affirmer à nos braves poilus qu'il n'y aurait aucun intérêt, pour eux, à garder leur or dans leurs ceintures de guerre : les billets de banque français font prime en Allemagne. L'or qu'ils garderaient pour les temps de conquête serait donc de l'or perdu pour la France et, s'ils étaient faits prisonniers, de l'or gagné pour l'Allemagne !

Le premier soin des Boches, quand ils font un prisonnier, est, en effet, de... faire kamerad avec l'or qu'il peut avoir sur lui.

Gardons notre or pour nous !

L'emprunt anglais. — Jamais, depuis leur fondation, la Banque d'Angleterre et les principales banques britanniques n'ont eu autant de besogne que samedi, jour de clôture de la souscription à l'emprunt de guerre.

On évalue, jusqu'à présent, pour la seule cité de Londres, à six ou sept cent millions de livres sterling, le montant atteint par les moyennes et les grosses souscriptions : la Banque de l'Inde, par exemple, a souscrit un million et demi de livres sterling, et la banque Barclay, douze millions de livres sterling.

Dans un discours qu'il a prononcé dimanche soir, à Leyton, sir John Simon, secrétaire d'Etat de l'intérieur, a déclaré tenir de M. Mac Kenna, chancelier de l'Echiquier, que les souscriptions à l'emprunt de guerre s'élevaient déjà, pour tout le royaume, à une somme approximative de 17 milliards et demi de francs, sans compter les souscriptions inférieures à 100 livres sterling.

Une marche de quatre mois. — On annonce l'arrivée, à Caboul (Afghanistan), de soldats indiens qui avaient combattu dans les Flandres et qui, faits prisonniers par les Allemands, avaient été conduits à Constantinople dans l'espoir que, étant musulmans, ils renonceraient à se battre pour l'Angleterre et se joindraient aux troupes turques.

Il s'agit d'une centaine de fantassins « Pathans ». Ces soldats, accompagnés de leur officier indigène, se sont évadés et, traversant une partie du continent asiatique à pied, sont arrivés, au prix de mille difficultés, en Afghanistan, après une marche qui a duré quatre longs mois.

Une marche aussi héroïque ne provoque nullement l'étonnement des gens qui connaissent l'énergie des Pathans. Un Pathan, en effet, va facilement à pied jusqu'à Alep, en Syrie, pour acheter un fusil ; de même, pour se procurer des armes, il ira sans peine d'Afghanistan jusqu'en Perse.

Les Pathans évadés de Constantinople prennent actuellement, à Caboul, quelque repos avant de repartir pour l'Inde rejoindre le dépôt de leur régiment. C'est un repos bien gagné.

« Enlevez le drapeau ! » — Le général von Bissing, gouverneur temporaire de la Belgique, a fixé sa résidence au château des Trois-Fontaines, à Vilvorde. D'abord il voulait louer la propriété ; le propriétaire refusa, disant : « Vous pouvez vous y installer par la force, si vous le désirez, mais je ne vous la louerai point. » Le gouverneur s'installa.

Comme l'ameublement ne lui semblait pas assez luxueux, il fit transporter au château les meubles et les tapis du Sénat. Il fit peindre également quelques statues du jardin... parce qu'elles lui paraissaient trop blanches !

Sur le toit du château flottait un immense drapeau allemand, grand de plusieurs mètres carrés. Lors de l'attaque contre le hangar de zepellins à Evere, von Bissing se sauva en courant à travers le parc et criant : « Die Fahne weg ! Die Fahne weg ! » (Enlevez le drapeau ! Enlevez le drapeau !)

Il ne donne pas l'exemple de la bravoure, le général von Bissing !

Au quartier latin. — Les étudiants en droit de la faculté de Paris se sont réunis, samedi, dans le vestibule de l'école, avec leurs professeurs. Là, en présence du doyen, M. F. Larnaude, ils ont déposé une palme au-dessous du tableau d'honneur où sont inscrits les noms de cent cinquante de leurs camarades tombés au champ d'honneur. Un autre tableau contient le détail de quarante-deux citations à l'ordre du jour.

Quant à la Sorbonne, elle fourmille de jeunes poilus blessés qui profitent de leur séjour à Paris pour passer leur baccalauréat. Beaucoup d'entre eux sont décorés de la croix de guerre : on les accueille par des ovations, auxquelles s'associent les examinateurs.

L'un de ces braves poilus... imberbes, qui ont été reçus à la neuvième série (latin-langues), s'appelle Habert. Il a dix-sept ans à peine : engagé volontaire, il a été incorporé comme éclaireur au 13^e bataillon alpin, cité trois fois à l'ordre du bataillon, blessé grièvement à l'Hartmannswillerkopf le 5 mars, décoré de la Croix de guerre ; il est sorti il y a huit jours de l'hôpital, où il avait subi l'opération du trépan. Le jury l'a reçu avec enthousiasme, et le public ne lui a pas ménagé ses applaudissements.

La Wacht am Rhein. — Leur Rouget de l'Isle à eux, c'est un nommé Schneckenburger. Le nom, qui n'est pas harmonieux, signifie littéralement : bourgeois aux escargots.

Ce Schneckenburger, qui était commerçant et vivait en Suisse, vers 1840, croyait dès cette époque que l'Allemagne avait une mission sainte à remplir, une mission qui consistait à incorporer l'Alsace, la Belgique, la Suisse allemande, la Hollande, etc., etc. Les chants patriotiques reprenaient de la faveur. Becker venait de composer le sien, Schneckenburger l'imita. Il écrivit la *Wacht am Rhein*.

Elle est debout, ferme et fidèle, la garde du Rhin...

Mendel, maître de chapelle à Berne, en composa la musique. Mais quinze ans plus tard, Wilhelm de Schmalkalden composa une nouvelle musique sur les mêmes paroles, et c'est alors seulement que l'hymne devint populaire.

La reine de Prusse annonça qu'elle récompenserait l'auteur des couplets. Or, Schneckenburger était mort, en Suisse, depuis 1849. En 1886, ses restes furent transportés en Allemagne, à Thalheim, non loin de Tuttingen.

LES DERNIÈRES ANNÉES DE ROUGET DE L'ISLE

C'était à la fin de 1826, Rouget de l'Isle, qui n'avait jamais été bien riche, qui avait connu successivement l'oubli de la Révolution, le mépris de l'Empire, la haine de la Restauration, était un pauvre bonhomme de soixante-six ans, doux et poli, effacé et tendre, de cœur charmant et d'esprit chevaleresque, qui allait, si l'on n'y prenait garde, mourir, dans son coin, de la plus affreuse misère.

Déjà, six mois auparavant, le pauvre grand homme avait subi ce qu'il appelait « la honte de sa vie » : incapable de payer un billet de 500 fr. souscrit un jour de détresse, il avait été poursuivi impitoyablement par son créancier et jeté à Sainte-Pélagie sous le n° d'érou 4,552 ! Sans doute, il n'était resté que dix-sept jours dans sa cellule, et la main secourable, la main délicate de Béranger l'en avait tiré, comme elle en avait tiré tant d'autres ! Mais de ce court passage, il avait emporté un souvenir ineffaçable. Il pleurait encore d'émotion en se promenant, à Choisy-le-Roi, dans la propriété de son vieil ami le général Blein, où il était venu se réfugier à sa sortie de prison.

La rentrée à Paris fut plus pénible encore : logé dans un hôtel borgne du quartier latin, l'auteur de la *Marseillaise* dut descendre un à un tous les degrés de la misère noire. Offrant en vain aux journaux des besognes de sous-ordre, glissant quelques traductions à la *Revue britannique*, il en était réduit rapidement à copier de la musique ou à donner des leçons à un prix dérisoire. Bientôt cette ressource même lui manqua, et il dut se résoudre à mendier chez quelques-uns de ses compatriotes francs-comtois.

Une telle misère ne se supporte pas sans une grande déchéance physique ; tordu par les rhumatismes, le pauvre vieux dut s'aliter, s'enfoncer dans son coin d'ombre et de détresse. C'est alors que le chanfre de Lisette eut l'idée d'adresser David d'Angers à Rouget, afin qu'il exécutât le médaillon de ce dernier, médaillon qu'on mettrait plus tard en loterie au profit de l'auteur de la *Marseillaise*. Le cœur magnétique qu'était David fut profondément troublé par la lettre de Béranger et il résolut de se rendre tout de suite chez Rouget.

Enthousiaste de la Révolution, profondément imbu des idées républicaines, David considérait la *Marseillaise* comme une sorte de chant sacré, le chant auquel devaient se rallier tous les peuples dans un même sentiment d'amour et de liberté.

Qu'on juge de son émotion lorsque, par un pluvieux après-midi, il pénétra dans la sombre rue du Buttoir et qu'il chercha la mesure où logeait l'auteur de ce chant magnétique d'espérance et de libération ! Les pages où il raconte cette première visite sont poignantes. La vieille femme qu'il rencontra dans l'escalier sordide le mena, sans mot dire, dans le cabinet où, sur un grabat infect, gisait en un coin un « amas de guenilles et d'infirmités ». Cet amas s'agita à la vue du visiteur, et David reconnut avec stupefaction Rouget de l'Isle ! Un tel taudis pour un si grand nom !

David dit à Rouget de l'Isle le désir extrême qu'il avait de faire un médaillon à l'image du chanfre immortel de la *Marseillaise*. Quelle joie ce serait pour lui, sculpteur, d'avoir modelé ces traits, d'avoir ajouté cette grande figure à la galerie magnétique d'illustrations du temps ! Le vieux Rouget ne put résister à tant de chaleur et d'enthousiasme : il autorisa David à travailler.

Le pauvre était si faible qu'il ne pouvait même pas se lever tout seul. On l'enveloppait

de couvertures et on le plaçait sur la chaise de paille où il se tenait à peu près droit pendant une demi-heure. David mettait à profit ce court laps de temps pour exécuter son œuvre. Jamais médaille ne fut exécutée à la fois avec tant de célérité et avec une si religieuse application. Pour occuper Rouget et lui faire prendre patience, pour éveiller aussi, sans doute, sur cette pauvre face hâlée par la misère le grand reflet de l'âme, David nous conte qu'il lui parlait sans cesse de la création de la *Marseillaise*, lui en demandant l'histoire dans tous ses détails. Et le pauvre vieux, de sa voix tremblotante, évoquait avec émotion ce passé de gloire, le dîner chez Dietrich, et la nuit, où « en proie à une sorte de délire », il se releva pour écrire d'un seul trait toute la *Marseillaise*. Et puis, c'était au matin la descente chez son hôte, et M^{lle} Dietrich qui jouait l'air au piano, et la grande consécration de la foule et de l'armée...

A peine l'œuvre achevée, David l'offrait à M. Laffitte, qui la mettait en loterie à raison de quatre-vingt-dix billets à vingt francs. La souscription était aussitôt couverte et le médaillon colossal de Rouget, sur lequel était gravée la première strophe en musique de la *Marseillaise*, échoyait à M. Justin, agent de change. On faisait — avec d'innombrables délicatesses — tenir l'argent au bénéficiaire et Béranger lui adressait en une lettre charmante ses meilleurs compliments.

Rouget ne savait qui remercier dans sa joie, bénissait Béranger et M. Laffitte, écrivait à David : « Mon cher Phidias, je vous remercie de l'honneur que vous avez fait à un être aussi vulgaire pour lui consacrer quelques-uns de vos précieux moments », et dégoûté à jamais de Paris, acceptait enfin l'hospitalité bénie que lui offraient le général Blein et M. et M^{me} Voïart et toute la société des braves gens de Choisy-le-Roi, heureux de l'héberger pour toujours.

Au reste la révolution de 1830 accourait à grands pas : le pauvre vieil homme allait se voir attribuer une petite pension — et le ruban rouge, orgueil de sa vieillesse (1).

JULES BERTAULT.

Les Armées alliées

FRONT RUSSE

Sur le front de la Narw et du Boïr ont eu lieu des combats assez violents. La garnison d'Ossowietz a fait dans la nuit du 10 juillet une sortie au cours de laquelle des travaux de sape de l'ennemi ont été détruits.

Sur la rive gauche de la Vistule, accalmie. Entre la Vistule et la rivière Wieprz, au sud de Lublin, les combats ont continué les 9 et 10 juillet. Les Russes ont repoussé une attaque autrichienne extrêmement violente sur la Rys-triza et leur ont infligé des pertes importantes. Dans ce secteur les combats ont cessé le 11 juillet.

Les troupes russes, ayant achevé la contre-offensive commencée le 5 juillet au cours de laquelle elles ont remporté d'importants succès, ont occupé les positions qui leur ont été assignées sur les hauteurs de la rive droite de la rivière Ourjendovka.

Dans la région de Kholm, vers le village de Grabowietz, les Allemands ont tenté sans succès de reprendre l'offensive.

Sur le Bug supérieur, près de la ville de Pousk, l'ennemi a prononcé, le 10 juillet au soir, une offensive avec plusieurs bataillons. Les Russes les ont laissés approcher jusqu'à deux cents pas, puis les ont dispersés.

Sur ce point, les Allemands ont laissé sur le terrain de nombreux tués et blessés.

Sur la Zlota-Lipa, les Russes ont repoussé, le 11 juillet, des attaques dans la région du village de Markoff et, sur le Dniester, dans la région du village de Koropietz.

Leurs patrouilles ont effectué, sur le Bug su-

(1) Rouget de l'Isle est mort à Choisy-le-Roi en 1836.

périeur et sur la Zlota-Lipa, une série de reconnaissances heureuses.

FRONT ITALIEN

De forts détachements d'infanterie autrichienne, soutenus par le feu de l'artillerie, ont tenté une action de surprise dans la vallée d'Aone, mais cette action a complètement échoué.

Dans la vallée de l'Adige, les troupes italiennes se sont emparées des positions de Costa-Bella qui dominent la vallée.

En Carnie, une offensive heureuse des Italiens leur a permis de progresser. Les Autrichiens ont dû abandonner leurs positions les plus avancées.

Dans la région de l'Isonzo, la lutte d'artillerie se poursuit. Plusieurs attaques autrichiennes ont été repoussées.

Dialogues boches.

VERS LE FRONT

Bruits de discussion dans l'appartement royal. Une voix pointue crie : « Non, vous n'irez pas » ; une autre plus grave réplique : « Si ! si ! boum ! boum ! »

LE GRAND MARÉCHAL DE LA COUR, entrant. — Voyons, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tout ce bruit ?

LA GOUVERNANTE. — Il y a que Sa Majesté veut partir... (arc-boutée, elle tient des deux mains la brassière qui maîtrise Sa Majesté). Voulez-vous ne pas tirer si fort ? Ah ! mon Dieu ! Quelle vie !

LE GRAND MARÉCHAL. — Partir ? partir où ?

LA GOUVERNANTE. — Pour rejoindre ses vaillantes troupes.

LE GRAND MARÉCHAL. — Sire, soyez raisonnable, vous ne pouvez pas sortir par ce temps-là. Voyez, il pleut à verse.

LA GOUVERNANTE. — Oh ! il est obstiné, si vous saviez !

LE GRAND MARÉCHAL. — Et puis, qu'iriez-vous faire sur le front ?

L'EMPEREUR. — Boum ! Boum !

LA GOUVERNANTE, retenant toujours la brassière. — Majesté, voulez-vous bien ne pas tirer si fort ?

LE GRAND MARÉCHAL, lui prêtant la main. — Je vais vous aider... Sa Majesté est terriblement excitée. Vous avez dû lui donner de la bouillie trop épaisse. Ça lui monte au cerveau. Il faut y veiller, sapristi... En attendant, je suis terriblement embarrassé.

LA GOUVERNANTE. — Qu'est-ce que vous diriez, si vous étiez à ma place ?

LE GRAND MARÉCHAL. — Ah ! mais... Ah ! mais... Sommes-nous bêtes ! Pardon, madame, suis-je bête ! Permettons que Sa Majesté se rende au milieu de ses troupes. (Ils lâchent la brassière. L'empereur se dirige d'un pas mal assuré mais avec une satisfaction visible vers une boîte qui contient une superbe collection de soldats de plomb et de canons de tous calibres.)

L'EMPEREUR. — Boum ! boum !

LE GRAND MARÉCHAL. — Parfaitement, Sire. Boum ! boum ! (A la gouvernante.) Comment, diable, n'aviez-vous pas compris ? — P.

SUR MER

Le croiseur allemand « Königsberg » détruit par la flotte anglaise.

Un télégramme officiel de l'amirauté britannique annonce que le 4 juillet les monitors *Saturn* et *Mercey* entrèrent dans le fleuve Rufgi (colonie allemande de l'Est africain) et ouvrirent immédiatement le feu sur le croiseur allemand *Königsberg* qui s'y était réfugié depuis le mois d'octobre et dont la position exacte avait été signalée par les avions.

Le *Königsberg* accepta la lutte. Cette dernière dura six heures. Un violent incendie se déclara entre les mâts du *Königsberg* qui bientôt ne ré-

pondit plus. Le croiseur allemand ne fut pas entièrement détruit. Il fut probablement, dès ce moment, mis hors de service.

Les monitors furent soutenus dans leur action par des avions et les croiseurs *Weymouth* et *Pioneer*.

Une nouvelle attaque fut ordonnée, le 11 juillet, contre le croiseur allemand. Le commandant en chef télégraphia que le *Königsberg* n'était plus qu'une épave.

Les pertes britanniques, dans ces deux actions, sont de quatre tués et quatre blessés.

Le ministre de la guerre aux armées

Le ministre de la guerre s'est rendu samedi aux armées et était de retour à Paris lundi soir.

M. Millerand est allé se rendre compte de l'organisation défensive de notre front en Argonne et en Woëvre.

Il a vu les troupes dans leurs cantonnements, a conféré avec les officiers généraux et a assisté à des exercices d'application des procédés spéciaux d'attaque et de défense des tranchées.

Le ministre de la guerre a passé en revue deux bataillons de chasseurs qui se sont particulièrement distingués au cours des dernières attaques et il a tenu à assister à la remise de la croix de la Légion d'honneur au commandant de l'une de ces unités.

LE COLLIER DE L'ANNONCIADÉ au Président de la République

A l'occasion de la fête nationale, S. M. le roi d'Italie vient de conférer à M. le Président de la République le collier de l'Annonciade.

En remettant les insignes de cet ordre à M. le Président, M. Tittoni, ambassadeur d'Italie, a prononcé l'allocution suivante :

Monsieur le Président de la République,

L'ordre de l'Annonciade est un des plus anciens d'Europe. Il remonte presque aux origines de la Maison de Savoie, à laquelle la destinée réservait la gloire de commencer la résurrection de l'Italie et de réunir sous son sceptre tous ceux qui parlent le noble et doux langage de Dante.

J'ai l'honneur, au nom du roi d'Italie, de vous en remettre les insignes.

Le témoignage d'amitié et d'estime que mon auguste Souverain, à l'occasion de la Fête nationale de la France, a voulu donner à l'homme illustre qui la représente avec tant d'éclat, acquiert une signification spéciale en ce moment où une guerre sanglante a réuni pour la défense commune les pays qui luttent pour le principe de nationalité et pour la liberté des peuples.

M. le Président de la République a répondu :

Monsieur l'ambassadeur,

Je suis profondément touché de l'amicale pensée qu'a eue Sa Majesté le roi Victor-Emmanuel, lorsqu'il a décidé de me faire remettre à l'occasion de la fête de la République et au lendemain du jour où l'Italie vient de prendre courageusement les armes, l'ordre le plus ancien et le plus élevé de la glorieuse maison de Savoie.

Il m'est très agréable de recevoir ces insignes de vos mains et de pouvoir vous renouveler aujourd'hui l'expression de mes sentiments affectueux.

Vous connaissez les vœux que je forme pour votre noble pays. J'ai pleine confiance que la victoire de notre cause commune lui permettra de réaliser entièrement ses aspirations nationales. Nous sommes fiers de combattre avec lui, et avec tous nos alliés, pour la défense de sa liberté et le triomphe du droit.

L'ambassadeur a été conduit et reçu au

palais de l'Élysée avec le cérémonial d'usage.

L'ordre de l'Annonciade est un ordre de chevalerie, le plus ancien et le plus élevé de l'Italie actuelle ; il a été fondé en 1362 par le duc Amédée VI de Savoie.

LE GÉNÉRAL GOURAUD reçoit la Médaille militaire

Le Président de la République, accompagné du général Duparge, s'est rendu samedi après-midi à la maison de santé de la rue Bizet, où est soigné le général Gouraud.

Il y a été reçu par le ministre de la guerre et le docteur Onen.

Le Président avait tenu à remettre lui-même au général Gouraud, la médaille militaire que le Gouvernement avait décidé de lui conférer.

Profondément touché de cette visite inattendue, le général a remercié le Président et le ministre avec une émotion qui a vivement impressionné les personnes présentes.

A la suite de l'examen radiographique, les médecins qui soignent le général Gouraud ont rédigé le bulletin suivant :

Les résultats de la radiographie ont confirmé le diagnostic des lésions : d'une part, fracture esquilleuse du tibia gauche sans déplacement ; d'autre part, fracture du sourcil cotyloïdien du côté droit.

La réduction du déplacement (hanche droite) a été obtenue sous l'anesthésie et l'appareil à extension du professeur Delbet a été appliqué par lui-même.

L'état-général du blessé est excellent.

Capitulation allemande

Dans le Sud-Ouest africain.

Des dépêches officielles de Prétoria ont annoncé, le 9 juillet, la capitulation, entre les mains du général Botha, des forces du sud-ouest africain allemand, qui comprenaient 204 officiers, 3,166 hommes, avec 37 canons de campagne et 22 mitrailleuses.

Après le Togo, Kia-Tcheou, la Nouvelle-Guinée et les archipels voisins, l'Allemagne, qui avait fait en partie la guerre pour se donner un empire colonial proportionné à ses appétits, perd l'Afrique du sud-ouest.

Sans doute cette possession n'était-elle pas très fertile. Ses 835,000 kilomètres carrés (France, 536,000) ne nourrissaient pas 100,000 habitants. Mais le sud-ouest africain était la moins tropicale des dépendances coloniales de l'Allemagne : on espérait donc pouvoir en faire une colonie de peuplement pour les blancs. Une quinzaine de mille Allemands, dont beaucoup d'agriculteurs, avaient réussi à s'y établir.

En fait, cette colonie était la plus vaste des possessions de l'Allemagne, la plus riche aussi sans doute, car il existerait dans les districts que les Allemands fermèrent en quelque sorte aux prospecteurs étrangers) des gisements de minerais extrêmement riches. Des dépôts diamantifères ont également été découverts, notamment au sud de Luderitzbucht, où les exploitations établies ont produit, en 1912, 50 millions de francs.

Le succès de la campagne est dû à la rapidité des mouvements du général Botha qui, après avoir laissé une partie de ses troupes à Luderitz, avança jusqu'à Swakopmund et fit alors un mouvement convergent à grande envergure aboutissant d'abord à trois batailles heureuses, et ensuite, le 12 mai, à la prise de la capitale Windhoek. Les deux colonnes s'y rejoignirent : le cercle se fermant, la capitulation ou la destruction des forces ennemies devenait inévitable.

Le général Botha envoya un ultimatum au gouverneur Seitz. L'ultimatum expirait le jeudi 8 juillet après-midi à cinq heures. Seitz s'y soumit sans condition.

Cette heureuse campagne fait le plus grand honneur aux qualités militaires du général Botha. Celui-ci a accepté l'invitation qui lui a été faite par lord Kitchener, de venir avec ses soldats boers, participer à la grande guerre.

Les Distributions de Prix

M. Albert Sarraut, ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts, a prononcé, à l'occasion de la distribution des prix aux élèves du lycée Louis-le-Grand, un éloquent discours. Nous en détachons cette émouvante péroraison.

Je suis sûr d'être entendu ici, si je souhaite que nous fassions ensemble le serment sacré de ne consentir aucune hésitation, aucun doute, aucun lâchissement jusqu'à la victoire totale. Non, il n'est pas possible que les mères aient donné leurs enfants, que les hommes aient versé jusqu'à la dernière goutte de leur sang, que la patrie ait décuplé ses forces, que tant d'autres nations aient joint à nos armes leurs armes valeureuses pour que cet effort, le plus grand qu'ait vu le monde, ne soit pas couronné par le triomphe éternel de l'humanité sur la barbarie. O morts de la Marne et de l'Yser, morts des Vosges et des Eparges, morts de l'Alsace et des Dardanelles, nous ne vous trahirons pas en laissant votre œuvre inachevée. La jeunesse française le jure, la main tendue sur ces milliers de terres que font vos tombeaux sacrés à travers les campagnes de France, sur ces tombeaux qui sont pour elle les autels de la Patrie.

Le discours de M. Sarraut a produit une profonde impression.

Hymnes nationaux.

Le Chant des Girondins

Par la voix du canon d'alarmes
La France appelle ses enfants.
Allons, dit le soldat, aux armes !
C'est ma mère, je la défends.

Refrain.

Mourir pour la patrie (bis),
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie (bis).

Frères, pour une cause sainte
Quand chacun de nous est martyr,
Ne proférons pas une plainte.
La France, un jour, doit nous bénir.
(Refrain.)

Du créateur de la nature
Bénéissons encor la bonté.
Nous plaindre serait une injure :
Nous mourons pour la liberté.
(Refrain.)

Plaignons ceux qui, loin des batailles,
Succombent dans l'obscurité ;
Plus belles sont nos funérailles
Pour la France et la liberté.
(Refrain.)

MENÉES CRIMINELLES

Depuis le début des hostilités, l'opinion publique a été fréquemment émue par des nouvelles alarmantes — que la suite des événements a toujours démenties — et qui n'avaient d'autre but que de semer le découragement ou la panique parmi la population. Une minutieuse enquête a démontré que ces bruits étaient propagés par des Boches maquillés, qui avaient réussi à échapper aux camps de concentration.

Il semble bien que l'œuvre d'épuration n'est pas encore terminée. Par des lettres ou des communiqués confidentiels, de fausses nouvelles circulent un peu partout et particulièrement dans les milieux populaires de Paris. On annonce, par exemple, que le Gouvernement a décidé de supprimer les allocations accordées aux familles des mobilisés. C'est faux, bien

entendu, absolument faux. La question des allocations est d'ailleurs réglée par une loi et l'initiative du Gouvernement ne saurait pas pour en modifier les dispositions ni l'application.

Cette campagne criminelle s'étend jusqu'à l'armée. Des correspondants anonymes ont poussé l'infamie jusqu'à écrire à nos poilus que leurs femmes font, qu'on nous passe l'expression, « la noce », tandis qu'ils se battent sur le front.

Que nos braves poilus ne s'émeuvent pas. Il y a là un plan préconçu de mensonges, de calomnies et de diffamations auxquels l'autorité s'emploie de son mieux à mettre définitivement un terme.

Les Chasseurs de l'Hilsenfirst

Lors des opérations qui nous ont permis d'occuper en Alsace Metzeral et Sondernach — dans la vallée de la Pecht — une autre action était engagée, du 14 au 21 juin, au sud de cette région, dans le massif du Langenfeldkopf, où, par une série de combats brillants, nous nous rendions maîtres du sommet de l'Hilsenfirst (1,270 mètres).

Au cours de cette lutte, s'est déroulé un épisode particulièrement héroïque.

Le 14 juin, à dix-sept heures, la 6^e compagnie du 7^e bataillon de chasseurs avait été cernée, après avoir fait brèche dans la première ligne allemande. Il y avait avec elle deux sections de la 4^e compagnie : en tout, 5 officiers, dont un blessé, et 137 hommes, dont 24 blessés.

Sans perdre un instant, le capitaine délimite un carré sur les quatre faces duquel on creuse rapidement des tranchées.

Le 15 juin, à l'aube, les Allemands attaquent le détachement. Malgré notre feu très nourri, ils avancent en colonnes par quatre ; l'instinct paraît critique, mais au moment où la situation semble le plus inquiétante, une rafale de 75 détruit complètement une des colonnes ; le reste tourbillonne et s'enfuit ; la lisière du bois est littéralement jonchée de cadavres allemands.

Vers 19 heures, on voit encore poindre des partis allemands assez nombreux. Quelques patrouilles envoyées contre eux leur tuent une quinzaine d'hommes et suffisent à les disperser. Le 16, avant le jour, tout le monde est sur pied.

Dès le réveil, un sous-lieutenant et quelques hommes surprennent un détachement composé d'une vingtaine d'Allemands commandés par un sous-officier. Le sous-officier et deux hommes sont tués, deux grièvement blessés, trois faits prisonniers ; les autres s'enfuient à toutes jambes.

A dix heures, le détachement parvient à communiquer par signaux avec le bataillon ; en langue provençale, sont lancés des appels ; au-dessus des lignes allemandes, la conversation s'engage. La compagnie cernée apprend ainsi que le bataillon attaquera le soir, en faisant précéder son attaque d'un copieux bombardement.

A l'heure convenue, le bombardement a lieu. Nos chasseurs, anxieux, entendent l'attaque se déclencher, et la fusillade faire rage... puis s'espacer, puis s'éteindre. Ce n'est pas encore pour cette fois, mais les chasseurs ont confiance.

Vers vingt et une heures, nouvelle attaque... et puis, une fois encore, le silence.

Le détachement conserve cependant son excellent moral ; mais le découragement commence à s'emparer des blessés.

La question des vivres est devenue délicate. Les hommes sont rationnés : une boîte de conserves pour cinq, sans pain, ni biscuit. Le détachement a pu heureusement s'assurer de haute lutte la possession d'une source à environ 150 mètres de son carré de tranchées.

Le 17 juin, au matin, un essai de patrouilles ennemies cherche à monter vers le quadrilatère dont nos chasseurs ont fait un réduit inexpugnable. La mitrailleuse tire une bande sur elles et leur tue plusieurs hommes. Elles disparaissent. Plus tard, elles reviennent ; comme les grenades et les cartouches se font rares, nos « diables bleus » ont l'idée d'utiliser la raideur des pentes pour faire rouler sur elles des blocs de rochers préparés d'avance. Les patrouilles allemandes, dont plusieurs

hommes sont écrasés, s'esquivent et ne repaissent plus.

Vers dix heures, les communications par signaux sont établies avec le bataillon qui promet pour le soir un bombardement écrasant. Mais il faut jouer serré, car l'investissement est étroit.

Le soir, le bombardement est déclenché. Sous la mitraille, le bois s'éclaircit à vue d'œil; les chasseurs voient passer près d'eux de nombreux groupes d'Allemands qui s'enfuient. Ils les saluent au passage par un feu sobre mais précis; chaque tireur abat son homme.

A dix-huit heures, notre artillerie allonge son tir, et soudain une compagnie de secours débouche en trombe dans la petite clairière. Le détachement est délivré. Aussi calmes qu'à l'appel du temps de paix, nos officiers dressent rapidement le bilan de la lutte.

Pendant ces quatre jours d'investissement, nos braves n'ont eu que deux tués et trois blessés. Le détachement n'a laissé aucun homme entre les mains de l'ennemi; il a infligé à ce dernier des pertes sévères, fait dix prisonniers, pris une mitrailleuse, plusieurs fusils et quatre mille cartouches dont il a montré qu'il savait se servir.

Aussi, le général commandant l'armée des Vosges, ancien chasseur lui-même, décide-t-il, qu'en souvenir de son attitude au cours de ces quatre journées, la 6^e compagnie du 7^e bataillon de chasseurs prendra dorénavant le nom de « compagnie de Sidi-Brahim ».

Ainsi se perpétuent dans les troupes françaises les glorieuses traditions du passé.

La Note allemande

Le 15 mai, au lendemain de l'effroyable catastrophe de la Lusitania, le gouvernement des Etats-Unis avait, en s'en souvenant, adressé à l'Allemagne une protestation très nette et très énergique.

Quinze jours plus tard, l'Allemagne répondait par une note où elle évitait toute déclaration catégorique et essayait de traîner les choses en longueur.

Le 11 juin, le cabinet de Washington, par la plume de son nouveau secrétaire d'Etat, répliquait en insistant pour obtenir l'assurance que des mesures seraient prises en ce qui concerne la sauvegarde des vies et des biens américains.

L'Allemagne vient de répondre. Voici, en substance, dépouillé des périphrases, ce qu'elle propose au gouvernement de Washington.

Quand les Etats-Unis voudront envoyer en Europe un paquebot transportant des voyageurs, ils commenceront par en avertir l'Allemagne un temps suffisant à l'avance; ils muniront le navire de signes distinctifs spéciaux; ils garantiront en outre que le bateau ne porte pas de contrebande; moyennant quoi, des instructions seront données aux sous-marins allemands pour qu'ils le laissent passer.

Telles sont les propositions que l'Allemagne daigne faire et qui ne répondent en aucune manière aux garanties que les Etats-Unis étaient en droit d'exiger.

Rarement défi plus audacieux a été porté aux principes du droit international, aux règles les plus élémentaires qui gouvernent les relations des nations civilisées.

Nous saurons sans doute bientôt ce qu'en pense le président Wilson.

NOUVELLES MILITAIRES

Le cabinet de M. Joseph Thierry. — Le cabinet du sous-secrétaire d'Etat chargé de l'intendance et du ravitaillement est définitivement composé de la façon suivante: chef de cabinet, M. Henri Lillaz; chef adjoint, M. Paul Sévoz; attachés, MM. Lacour-Gayet, Reibel.

A la direction de l'intendance. — L'intendant militaire Laurent est nommé directeur de l'intendance au ministère de la guerre, en remplacement de M. Boitel, contrôleur général; nommé inspecteur général de l'habillement, du campement et du couchage.

M. Vinet, sous-intendant, est nommé sous-directeur au ministère de la guerre, en remplacement de M. Boitel, contrôleur général; M. Vinet est affecté, en cette qualité, à la direction de l'intendance.

L'intendant général Cavaillon est nommé

inspecteur permanent du service de ravitaillement.

Le sous-intendant Foucaud est nommé adjoint au directeur de l'intendance.

Les permissionnaires du front. — Le général en chef, d'accord avec le ministre de la guerre, vient de donner les ordres nécessaires pour que des permissions puissent être accordées aux militaires qui sont sur le front depuis au moins six mois.

Les permissionnaires sont expédiés du front jusqu'aux gares de rassemblement de la région de leur domicile, soit en détachement, soit par trains spéciaux, au moyen d'ordres de transport.

A partir de ce point, ils reçoivent, par les soins des commissaires militaires, des ordres de transport distincts pour se rendre à destination, et pour le retour à la gare de rassemblement.

L'avancement des médecins auxiliaires. — Le grade de médecin aide-major de 2^e classe, à titre temporaire, pourra être conféré, sur proposition de leurs chefs hiérarchiques, aux médecins auxiliaires ayant servi pendant six mois au moins aux armées d'opérations, qui, pourvus d'au moins douze inscriptions de doctorat, auront, en outre, été blessés ou cités à l'ordre de la division, du corps d'armée ou de l'armée, et auront été notés par leur directeur du service de santé comme techniquement aptes à remplir temporairement les fonctions du grade de médecin aide-major de 2^e classe.

LA CUISINE DU TROUPIER

Potage au riz.

Faire bouillir la quantité nécessaire de bouillon; ajouter le riz dans la proportion de trois cuillerées de riz pour un litre de bouillon préalablement lavé à l'eau tiède.

Laisser cuire une heure environ; ce temps doit suffire pour que le riz soit crevé.

LES JEUX DE LA TRANCHEE

Vers à terminer.

Autrefois un Romain s'en vint fort.
Racontait à Caton que, la nuit,
Son soulier des souris avait été.
Chose qui lui semblait tout à fait.
« Mon ami, dit Caton, reprétez vos.
Cet accident, en soi, n'a rien d'
Mais si votre soulier eût rongé les.
Ç'aurait été sans doute un prodige. »

Charade littéraire.

1. — Commencement de la victoire.
2. — Sert au paveur.
3. — Sert à faire croire.
4. — Boisson.
5. — Elément.
6. — Autre élément.
7. — Instrument tranchant.
8. — Se dit aux chevaux.
9. — Oiseau.
10. — Elément.
Et mon tout est un illustre poète.

Logogriphe.

Sur quatre pieds, je fais du friandeau,
Décapité, cherchez dans La Fontaine,
Ou même dans Boileau,
Et vous m'y trouverez, la chose est bien certaine.

SOLUTIONS DU N° 113

Métagramme.	Mot décroissant.
M A T I N	D A M A S
S A T I N	A M A S
L A T I N	M A S
P A T I N	A S
	S

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

Les correspondances doivent être adressées: « Cabinet du ministre de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

BLOC-NOTES

— La « Journée de Paris », organisée au profit des œuvres de guerre de l'office départemental de la Seine, a commencé dès mardi après-midi. M. Poincaré, voulant être le premier donateur, a remis au président du conseil municipal une somme de 10,000 fr.

— Le sous-chef d'état-major de l'armée italienne, général Porro, est arrivé vendredi à Paris. Il a rendu visite à MM. Poincaré, Viviani, Millerand et Delcassé. Il est parti ensuite pour le grand quartier général de l'armée française.

— Il résulte de déclarations de M. Ribot, ministre des finances, que l'épargne française a déjà souscrit pour la défense nationale en bons et obligations, 8 milliards 400 millions.

— Le roi George, accompagné d'une suite peu nombreuse, a visité la « grande flotte » britannique, placée sous les ordres de l'amiral Jellicoe.

— Au cours de travaux de labour, on a découvert derrière la ferme du Temple, à Visé (Belgique), cinq cadavres dans un état avancé de décomposition. Les malheureuses victimes portaient une corde au cou.

— Une traduction française du livre de Sven-Hedin: « Sur le front oriental », est sous presse en Allemagne. Elle est destinée à être répandue en Belgique et en France.

— On annonce la mort, à la Réole (Gironde), du général de brigade Louis Larivet, du cadre de réserve, chevalier de la Légion d'honneur.

— Le général allemand Liman von Sanders, qui commande l'armée turque, a été blessé aux Dardanelles.

— Un brillant festival a été donné le 7 juillet au théâtre Colisée, à Buenos-Aires, au bénéfice de l'ambulance patronnée par M^{me} Messimy. La mission Baudin y assistait. La recette s'est élevée à 21,000 fr.

— Holt, le meurtrier de Pierpont Morgan, s'est suicidé en sautant de la fenêtre de sa prison, d'une hauteur de 15 mètres. La mort a été instantanée.

— Le gouvernement russe a décidé de convoquer en une conférence mixte des Polonais avec des fonctionnaires et des parlementaires russes pour étudier les bases de la future autonomie polonaise.

— Les socialistes anglais projettent pour le 21 juillet un grand meeting patriotique. Ils ont refusé d'assister avec les syndicalistes allemands à une conférence internationale syndicale.

— La ville de Paris a décidé l'acquisition immédiate d'un stock de 40 millions de francs de charbon.

— Les pensionnaires des théâtres impériaux de Berlin, de Dresde, de Munich et de Stuttgart vont faire une tournée de représentations en Belgique.

— Le gouvernement américain a pris possession de la station radiotélégraphique de Sayville, dont le personnel allemand violait la neutralité en envoyant des télégrammes chiffrés.

— Le plus jeune bachelier de France (dispense d'âge de 15 mois) est probablement M. Léonce de Castelneau, fils du général de Castelneau.

— Un formidable incendie a éclaté, jeudi matin, à l'usine de produits chimiques de Charlottenbourg, faubourg de Berlin.

— Désormais, pour tous les soldats tombés au champ d'honneur, la mention « Mort pour la France » figurera sur les registres de l'état-civil.

— Les troupes allemandes, dans le grand-duché de Luxembourg, ont pillé tous les cafés où l'on refusait de servir gratuitement aux soldats des consommations.

— Enver pacha aurait pris le commandement des troupes qui défendent la presqu'île de Gallipoli.

— Sur avertissement de la police française, il a été procédé à Rome à l'arrestation d'un individu qui se faisait passer pour l'aviateur français André, et qui est en réalité un espion allemand.

— Les ouvriers des usines Krupp exigent une augmentation immédiate des salaires, correspondante au travail intensif imposé et à l'augmentation du prix des vivres.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée:

55^e régiment d'infanterie.

Lieutenant-colonel MONDANGE: le 17 février, en fin de combat, a fait preuve de belle initiative en groupant sous son commandement des unités d'un autre régiment dont le colonel et plusieurs officiers venaient de tomber; a réorganisé ces éléments sous le feu, contribuant ainsi au maintien de la position nouvellement conquise et au prix de grosses difficultés. Officier de grande valeur et très méritant à tous égards.

Chef de bataillon THIROUX: officier supérieur d'une valeur exceptionnelle, d'une bravoure à toute épreuve, entraîneur d'hommes remarquable; s'est multiplié sans compter pour assurer le succès des opérations du 17 et du 18 février. Est tombé glorieusement à son poste de combat.

Sous-lieutenant SURRY: la tranchée prise d'assaut, s'est portée immédiatement en avant sous le feu des fusils allemands pour faire, avec quatre volontaires, la reconnaissance d'un bois et élever toute contre-attaque pendant l'organisation défensive.

Lieutenant LACHEURIE: a brillamment enlevé sa compagnie, le 18 février, à l'assaut en prenant la tête, sur un terrain battu de front et de flanc. A atteint l'objectif indiqué et s'y est solidement maintenu, faisant preuve, dans l'organisation du terrain conquis, d'une très heureuse et très active initiative.

Sous-lieutenant CARRASSET: a entraîné sa section à l'assaut avec un élan admirable. Est glorieusement tombé en abordant la tranchée ennemie.

Lieutenant DE SAINT-DIDIER: a vigoureusement conduit sa compagnie à l'attaque du 18 février. A l'attaque du 21 décembre, légèrement blessé lui-même, a pris le commandement de la compagnie et l'a maintenue sur une position conquise, alors que son capitaine venait d'être blessé.

Soldat BLANDINIÈRES: s'est offert pour aller faire seul une reconnaissance dans un bois occupé par l'ennemi; a reconnu une tranchée ennemie et rapporté des renseignements utiles qui ont permis de surprendre l'ennemi dans cette tranchée.

Sergent-major JAU: s'est élancé le premier à l'assaut avec une vigueur et une énergie dignes des plus grands éloges et a entraîné courageusement ses hommes jusqu'au moment où il est tombé mortellement atteint.

Sergent ROUAN: s'est élancé furieusement à l'attaque d'un bois, a réussi à y rallier sa section sous un feu très violent et, quoique grièvement blessé, a conservé son commandement dans les circonstances les plus difficiles et pendant plus d'une heure.

Sergent BUSCAIL: a conduit ses hommes avec un élan irrésistible et quoique grièvement blessé n'a consenti à se faire panser qu'après avoir remis en main sa section dans la tranchée et commandé le feu pendant quinze minutes.

Soldat GOUBERT: a fait preuve en toutes circonstances de la plus grande énergie et du plus complet dévouement, en particulier pendant les attaques des 18, 19 et 20 février. A défait de toute communication téléphonique, a assuré, de jour et de nuit, dans un terrain très difficile, battu par les balles et soumis à un bombardement à peu près ininterrompu, la communication parfaite entre le colonel et les chefs de bataillon.

Soldat DORBES: a fait preuve, en toutes circonstances, de la plus grande énergie et du plus complet dévouement, en particulier pendant les attaques des 18, 19 et 20 février. A défait de toute communication téléphonique, a assuré, de jour et de nuit, dans un terrain très difficile, battu par les balles et soumis à un bombardement à peu près ininterrompu, la communication parfaite entre le colonel et les chefs de bataillon.

Soldat FOURNIE: a fait preuve, en toutes circonstances, de la plus grande énergie et du

plus complet dévouement, en particulier pendant les attaques des 18, 19 et 20 février. A défait de toute communication téléphonique, a assuré, de jour et de nuit, dans un terrain très difficile, battu par les balles et soumis à un bombardement à peu près ininterrompu, la communication parfaite entre le colonel et les chefs de bataillon.

Soldat ROQUELAURE: montrant le mépris le plus absolu du danger, s'offrant toujours pour les missions les plus périlleuses depuis le début de la campagne, a pris une part brillante à l'assaut du 18 février. Grièvement blessé, a conservé tout son sang-froid.

88^e régiment d'infanterie.

Capitaine SARDING: ayant brillamment conduit sa compagnie, le 16 février à l'assaut d'une tranchée allemande qu'il enleva rapidement, a été mortellement blessé le 17 par un éclat d'obus, étant à son poste de commandement dans la tranchée conquise la veille. Officier de complément de haute valeur et serviteur modèle qui s'était déjà distingué au combat du 8 septembre ainsi que dans de nombreux engagements auxquels le régiment a pris part depuis cette date (avait été proposé pour chevalier de la Légion d'honneur).

Sous-lieutenant ADER: officier de réserve ayant toujours fait preuve d'un admirable entrain et d'un complet mépris du danger. Tombé glorieusement le 16 février au matin, entraînant à l'assaut d'une tranchée allemande sa section électrisée par son exemple et sa bravoure.

Lieutenant BONNERY: tombé glorieusement le 16 février frappé par une balle alors qu'à la tête de sa section il la disposait pour prendre d'enfilade une tranchée ennemie d'où partait un feu meurtrier.

Capitaine DE GUIBERT: le 16 février, avec sa bravoure habituelle, a conduit brillamment sa compagnie à l'assaut d'une tranchée ennemie dont il s'est emparé et y a fait de nombreux prisonniers.

Lieutenant LABATUT: le 16 février, s'élancant à la tête de sa compagnie, électrisée par son entrain, son courage et son exemple, a pris d'assaut une tranchée ennemie fortement occupée.

Sous-lieutenant DALLEZ: le 16 février, donnant à tous le meilleur exemple de courage, de sang-froid et de valeur, a entraîné sa compagnie à l'assaut d'une tranchée allemande dont il s'est emparé.

Sous-lieutenant SABATHE: le 16 février avec un entrain remarquable a entraîné deux fois sa section à l'assaut des tranchées allemandes où il est entré le premier.

Aspirant MAZIERES: jeune sous-officier des plus distingués et du courage le plus brillant. Déjà blessé à la cuisse le 16 février vers 9 h. 30 par éclat d'obus, pendant la préparation par l'artillerie, avait refusé de se rendre au poste de secours. Ayant enlevé sa section au moment de l'assaut, à 10 heures, l'a conduite vigoureusement à l'attaque et est tombé mortellement frappé d'une balle au moment où il atteignait la tranchée ennemie.

Sergent CATALAN: par son énergie, son réel mépris du danger et son brillant exemple a assuré la prise d'une tranchée ennemie et fait un grand nombre de prisonniers.

Caporal AUDEBAYE: par son énergie, son réel mépris du danger et son brillant exemple a assuré la prise d'une tranchée ennemie et fait un grand nombre de prisonniers.

Soldats BELORD et CAZABOU: par leur sang-froid, leur mépris absolu du danger et leur exemple courageux, le 15 février ont entraîné leurs camarades, abattu un grand nombre d'ennemis et fait de nombreux prisonniers dans les tranchées.

Soldat DUFFOUR: cycliste, agent de liaison: quoique gravement blessé à la tête par éclat d'obus, a néanmoins rempli la mission qui lui avait été confiée; est venu rendre compte de

cette mission et ne s'est fait panser qu'après avoir entièrement assuré son service; a refusé de se laisser évacuer.

Soldat COURALET: mitrailleur: le 16 février, bien que blessé deux fois, est resté à son poste, et, par la sûreté de son tir a contribué au succès de l'attaque d'une tranchée.

Sergent NOGUES: a fait preuve d'un réel mépris du danger et d'un courage au dessus de tout éloge, le 16 février, entrant dans une tranchée ennemie à la tête de sa demi-section tuant de sa main plusieurs Allemands et fait sans plusieurs prisonniers.

Sergent GRAMONT: donnant à ses hommes le meilleur exemple de bravoure, le 16 février, a sauté des premiers dans une tranchée et a fait une trentaine de prisonniers.

Aspirant DESBARATS: en campagne depuis le premier jour et s'étant toujours fait remarquer pendant les divers combats auxquels le régiment a pris part. Blessé grièvement le 16 février, en entraînant avec fougue sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie. Très méritant.

88^e régiment d'infanterie.

Soldat DEVIERS: le 27 février, se trouvant de garde dans la tranchée, vers sept heures du matin, est allé chercher un blessé du 102^e d'infanterie tombé devant les tranchées allemandes et l'a ramené malgré la fusillade ennemie.

Soldat ROUTET: le 27 février, vers dix-neuf heures, par une nuit calme, a parcouru deux cents mètres du terrain découvert qui séparait sa tranchée de la tranchée allemande, a chargé sur ses épaules un lieutenant du 130^e d'infanterie, blessé et tombé dans les fils de fer ennemis et l'a ramené dans nos lignes.

14^e régiment d'infanterie.

Sous-lieutenant CAZAUX: occupant dans la nuit du 19 au 20 février une tranchée conquise la veille, a réussi, grâce à la vigilance, à la ténacité et à l'intrépidité dont il avait su animer sa compagnie, à tenir en échec plusieurs contre-attaques ennemies.

Lieutenant DUBREUIL: chargé d'attaquer, le 17 février, un bois occupé par l'ennemi et d'établir une liaison avec un régiment voisin, s'en est acquitté avec décision et intrépidité, a conquis et occupé une tranchée ennemie qu'il a organisée aussitôt après, malgré la grande activité déployée par l'adversaire pour l'en déloger.

Soldat GOUGES: soldat très courageux. S'est toujours offert pour les missions présentant du danger. Le 8 mars 1915 au moyen de trois lance-bombes qu'il a placés lui-même sur les bords de l'entonnoir de la sape a envoyé, avec beaucoup de précision, pendant plusieurs heures, des rafales de bombes sur les tranchées de l'ennemi, obligeant celui-ci à cesser l'envoi de ses grenades et mines très dangereuses pour les travailleurs de l'entonnoir.

209^e régiment d'infanterie.

Chef de bataillon SOULAGES: le 7 et 8 septembre 1914, a enlevé sa compagnie sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie. Blessé vers le milieu de la dernière journée, a conservé jusqu'au soir son commandement. Evacué et revenu sur le front à peine guéri, a pris part comme chef de bataillon à toutes les affaires. Le 22 février 1915 commandant de sous-secteur en première ligne, blessé une seconde fois par un obus qui détruisit son abri, blessa et tua plusieurs hommes, conserva son commandement pendant plusieurs heures jusqu'à la relève de son bataillon et malgré son état n'abandonna pas le front.

Sous-lieutenant GALLAN: blessé par un éclat d'obus, le 22 février 1915, a continué à secondar son chef de bataillon, dont il était l'adjoint, jusqu'au moment où le bataillon a été relevé et, malgré son état, n'abandonna pas le front.

22^e régiment d'infanterie coloniale.

Médecin auxiliaire KERUZORE : au combat des 23 et 24 février, a pansé les blessés en première ligne sous un feu des plus violents; grâce à son énergie, a réussi à faire enlever de nombreux blessés, dont un officier, qui risquaient d'être faits prisonniers et a assuré leur transport même de jour dans des boyaux presque impraticables où le trajet durait plusieurs heures. Avait été antérieurement blessé en allant panser ses hommes sur la ligne de feu.

Adjudant-chef CIAVALDINI : au combat des 23 et 24 février ayant installé sa section de mitrailleuses à l'entrée de deux boyaux de communication pour en interdire l'accès aux Allemands, s'y est maintenu sous un jet constant de grenades et a été grièvement blessé.

Sergent POLETTI : engagé volontaire pour la durée de la guerre à l'âge de 51 ans; au combat du 23 février a donné à tous l'exemple du calme, du sang-froid et de la plus grande bravoure. A reçu deux blessures en commandant sa section.

Soldat TARDY : a assuré avec le plus grand dévouement son service de brancardier. Malgré une première blessure reçue le 4 février, et une deuxième le 5 février, n'a consenti à se faire soigner que sur l'ordre du capitaine et a refusé de se laisser évacuer. S'était déjà distingué dans un précédent combat.

4^e régiment d'infanterie coloniale.

Lieutenant-colonel PRUNEAU : a fait preuve au combat de nuit du 4 février, des plus belles qualités de commandement et de décision en entraînant son régiment à trois contre-attaques à la baïonnette qui, poussées à fond sur le terrain le plus défavorable, ont infligé à l'ennemi d'énormes pertes et nous ont assuré la possession de plusieurs tranchées.

Chef de bataillon DUCHAN : tombé glorieusement le 3 février à la tête de son bataillon qu'il entraînait à l'assaut des tranchées allemandes.

Capitaine BARBAZAN : après avoir conduit avec une impétuosité admirable son bataillon dans une contre-attaque à la baïonnette, a trouvé une mort glorieuse dans une tranchée allemande qu'il venait de conquérir. (3 février).

Lieutenant ANDRÉ : tous les officiers de son bataillon ayant été mis hors de combat pendant l'attaque du 3 février, en a pris le commandement, donnant à tous un brillant exemple d'énergie et de ténacité; a été mortellement blessé d'un éclat d'obus à la tête.

Sous-lieutenant ESPOSITO : au cours d'une attaque de nuit, a su par son énergie, maintenir dans une tranchée conquise, son bataillon dont il avait pris le commandement, après que tous les autres officiers avaient été mis hors de combat.

Sous-lieutenant MAINETTI : a brillamment commandé sa compagnie dans une attaque de nuit à la baïonnette. Blessé à la tête, a refusé de quitter la ligne de feu.

Sergent LECOUTURIER : belle attitude au cours de l'attaque du 3 février, au cours de laquelle il a fait preuve de brillantes qualités militaires. Grièvement blessé à la tête de sa demi-section.

Adjudant NICOLAS : très belle conduite au combat du 3 février pendant lequel il a été blessé, en entraînant brillamment à l'assaut des tranchées allemandes la section qu'il commandait.

3^e régiment d'infanterie coloniale.

Capitaine DELARBRE : tombé glorieusement le 27 février à la tête de sa compagnie en entraînant à l'assaut de la deuxième ligne allemande. Officier d'une bravoure extrême, a fait toute la campagne. S'était particulièrement distingué le 22 août où, blessé, il avait conservé son commandement, au cours de tous les combats dans la marche en retraite les 15 et 16 septembre 1914.

Lieutenant VERGNAUD : tombé glorieusement en conduisant à l'assaut la compagnie qu'il commandait au combat du 27 février.

Sous-lieutenant CLOUGHET : a pris sous le feu, le commandement de sa compagnie, son capitaine étant grièvement blessé. A parfaitement dirigé ses grenadiers dans la conquête des tranchées ennemies. A fait preuve du plus grand courage et du plus admirable

mépris du danger. Blessé mortellement le 27 février, en conduisant une attaque de nuit dans une tranchée allemande.

Sous-lieutenant BOISSEAU : tombé glorieusement en tenant tête à une violente contre-attaque dirigée sur la tranchée qu'il défendait (28 février).

Sous-lieutenant ROSSI : tombé glorieusement en entraînant sa section à l'assaut au combat du 27 février.

Sous-lieutenant PELON : très belle conduite dans les combats des 27 et 28 février, a été mortellement blessé en conduisant ses hommes à l'assaut.

Chef de bataillon POSTH : commandant une attaque le 27 février, la conduite avec une grande énergie, a maintenu son bataillon sous un bombardement violent qui a duré douze heures; a eu son képi et ses vêtements traversés par des balles et des éclats d'obus qui le contusionnèrent.

Capitaine SAINT-GAL : blessé en lançant sa compagnie à l'assaut, a refusé de se faire transporter à l'arrière et, par son exemple, son ascendant moral sur ses hommes, a contribué au succès de l'attaque.

Sous-lieutenant MARGAT : a montré dans les combats des 27 et 28 février, le plus grand sang-froid et le plus grand courage. Placé à l'un des points les plus exposés et où se produisaient de violentes contre-attaques ennemies, a dirigé pendant toute la journée du 28 la défense avec un calme, une bravoure et une intelligence de la situation qui lui font le plus grand honneur. A, par son attitude énergique, soutenu le moral de ses hommes et amené l'échec de toutes les tentatives de l'ennemi pour reprendre les tranchées qu'il avait perdues.

Sous-lieutenant GAULARD : a pris, sous le feu, le commandement de sa compagnie. A montré le plus beau courage et le plus admirable entraînement au cours des assauts partiels assurant la prise de la position. S'est tenu pendant deux jours et deux nuits en position avancée. Très énergique et plein d'entrain. Blessé légèrement par des éclats d'obus au cours du bombardement du 27 février. Déjà blessé le 22 août, est revenu sur sa demande aussitôt remis.

Sous-lieutenant EBRAS : très belle conduite au cours des combats des 27 et 28 février. Blessé au visage par un éclat d'obus au moment où il entraînait sa section à l'assaut.

Lieutenant CHARDAC : très belle conduite au cours des combats des 27 et 28 février, où il a été très grièvement blessé à la jambe.

Médecin-major LEYNIA DE LA JARRIGE : brillante conduite au cours des combats des 27 et 28 février. A parfaitement organisé le service médical du bataillon, a déployé la plus grande activité et le zèle le plus admirable dans la recherche et les soins sous le feu, des nombreux blessés du bataillon. Officier de haute valeur militaire et professionnelle, déjà cité à l'ordre du corps d'armée colonial au cours de la présente campagne.

Soldat LOIZEAU : au combat des 27 et 28 février, montré sur le parapet de la tranchée tira à découvert sur les lanceurs de grenades ennemis; blessé plusieurs fois, le visage et les mains ensanglantées, est venu trouver le chef de bataillon, en disant : « Mon commandant, faites-moi panser que je retourne tirer. »

Sergent MESA : s'est distingué par son courage les 27 et 28 février. Blessé une première fois à l'assaut du fortin, a refusé de quitter la ligne de feu et ne s'est fait évacuer qu'après avoir reçu une blessure grave à la figure.

Adjudant FAUDRIT : s'est particulièrement distingué aux combats des 27 et 28 février où il a montré le plus bel exemple de bravoure, d'entrain et de sang-froid. Blessé par trois balles de shrapnell.

Soldat DUHAU : faisant partie, au combat des 27-28 février, du peloton de pionniers du bataillon chargé de creuser des tranchées à quelques mètres de l'ennemi, a donné un bel exemple de courage à ses camarades et les a entraînés au travail sous le feu violent de l'ennemi. Très grièvement blessé à son poste d'observation.

Soldat CHASSERIAU : faisant partie du peloton de pionniers du bataillon chargé de creuser des tranchées à quelques mètres de l'ennemi, a donné le plus bel exemple de courage à ses camarades. A été très grièvement blessé.

Sergent LEMAURE : brillante conduite au cours des combats des 27 et 28 février. A été blessé très grièvement en entraînant ses hommes à l'assaut.

So dat GATTE : s'est distingué par sa brillante conduite au cours des combats des 27 et 28 février; a entraîné ses camarades par son exemple pour repousser six contre-attaques allemandes.

Soldat NOIRAULT : blessé le 12 février 1915 au cours d'un bombardement violent de sa compagnie par l'artillerie allemande de tous calibres, a donné à tous le plus bel exemple en refusant d'abandonner son poste de combat à dix tranchées; y a été blessé de nouveau, quelques heures après, très grièvement.

Sergent CHABOT : sous-officier plein d'entrain et très brave. Blessé d'une balle à la cuisse est resté sur la ligne, a pris le commandement d'une section d'une compagnie voisine ayant perdu son chef et l'a brillamment conduite à l'assaut.

Sergent LEMONNIER : brillante conduite au cours des combats des 27 et 28 février. A été blessé en entraînant ses hommes à l'assaut.

Sergent BAUDRY : brillante conduite dans les combats des 27 et 28 février où il a montré beaucoup de courage et de sang-froid dans la conduite de sa section. A été sérieusement blessé.

Sergent MOREL : brillante conduite dans les combats des 27 et 28 février où il a montré beaucoup de courage et de sang-froid dans la conduite de sa section. A été sérieusement blessé.

Soldat ROUSSELET : s'est particulièrement distingué dans le lancement des grenades. Est resté six heures en première ligne à 20 mètres des tranchées allemandes où il a eu dix de ses camarades tués à côté de lui.

2^e régiment d'infanterie coloniale.

Lieutenant-colonel JANNOT : s'est distingué à plusieurs reprises à la tête de son régiment, notamment le 26 septembre où il dirigea la contre-attaque qui amena la reprise de tranchées, opération au cours de laquelle fut pris le drapeau du 69^e rég. d'infanterie allemande. Blessé le 10 février dernier.

Soldat DABERTRAND : dans l'attaque de nuit du 4 février, a donné le plus bel exemple de bravoure et a trouvé une mort glorieuse en sortant d'un boyau où il était abrité pour s'élancer sur une mitrailleuse ennemie dont il voulait s'emparer.

Sergent ROUCAL : dans l'attaque de nuit du 4 février, a donné le plus bel exemple de décision et de courage et a trouvé une mort glorieuse en sortant d'un boyau où il était abrité pour s'élancer sur une mitrailleuse ennemie dont il voulait s'emparer.

7^e régiment d'infanterie coloniale.

Sous-lieutenant LHOSTE : a fait preuve, en plusieurs circonstances, et, en particulier, le 24 février, de courage et de sang-froid, en se portant au secours de deux sous-officiers ensevelis sous un abri, alors que le bombardement de la position devenait de plus en plus violent. A été blessé en procédant aux travaux de déblaiement.

Artillerie d'une division coloniale.

Lieutenant-colonel GRANDJEAN : officier d'élite qui n'a cessé de donner pendant les deux mois où il a été sur le front, les plus belles preuves de sa valeur militaire, de son esprit de discipline, de son dévouement et d'un mépris absolu du danger. A été blessé très gravement, le 9 février, au moment où il cherchait à repérer l'emplacement d'une section d'obusiers qui bombardaient violemment les batteries placées sous son commandement. Mort glorieusement des suites de ses blessures.

23^e régiment d'infanterie coloniale.

Capitaine de CHABERT OSTLAND : atteint de deux blessures, a conservé le plus grand calme et a continué à encourager ses hommes pendant le combat du 3 février. Est mort glorieusement des suites de ses blessures.

Chef de bataillon LAME : très belle attitude au combat du 4 février où par son sang-froid, son énergie et ses belles qualités de commandement, il a su maintenir ses troupes dans des tranchées soumises pendant plusieurs heures au feu méthodique et bien réglé de l'artillerie lourde allemande.

CITATIONS

23^e régiment d'infanterie coloniale (suite).

Capitaine BELET : s'est brillamment distingué par son énergie et son sang-froid au combat du 4 février pendant lequel il a su maintenir ses compagnies dans les tranchées de première ligne malgré un feu intense de l'artillerie lourde ennemie qui décimait ses hommes.

Lieutenant DEBACK : au combat du 4 février restant seul officier dans un ouvrage soumis à un violent bombardement de l'ennemi a su, malgré de fortes pertes, maintenir ses hommes sur la position et repousser de fortes attaques dirigées contre cet ouvrage.

Médecin-major SOREL : pendant le combat du 4 février, a fait preuve d'une activité et d'un dévouement remarquables en assurant l'évacuation rapide de nombreux blessés qu'il est allé chercher jusque sur les lignes ennemies, donnant à tout son personnel un bel exemple de courage.

Adjudant BAUDOUIN : venant d'être grièvement blessé dans une tranchée, reinit le commandement de sa section au sergent, exhorta ses hommes au calme. Est mort quelques heures après (4 février).

Sergent CAZENEUVE : au combat du 4 février, est resté seul sous-officier de sa compagnie, a été grièvement blessé en l'amenant sur la position et sous un feu violent de l'ennemi, faisant preuve de bravoure et de belles qualités de commandement.

Sapeur mineur MOY : étant occupé à charger un fourneau de tête d'une galerie de 16 mètres au moment de l'explosion d'une mine ennemie, le 3 février, s'est retiré en emportant ses outils et a ensuite fait le coup de feu dans la tranchée, faisant preuve ainsi d'une présence d'esprit et d'un entrain remarquables.

24^e régiment d'infanterie coloniale.

Capitaine LENHARDT : tombé glorieusement le 3 février en portant sous un feu intense son unité en renfort d'une position violemment attaquée par l'ennemi.

Lieutenant RICHER : superbe attitude au cours d'un corps à corps sur une position violemment attaquée par l'ennemi. Un fusil à la main, s'est précipité sur l'ennemi en tête de sa section, la refoulé. Est tombé glorieusement au cours de l'action (3 février).

Capitaine BONNARD : au combat du 3 février, l'ennemi ayant réussi à percer la première ligne, a fait preuve d'une vigueur exceptionnelle dans la résistance, organisant des barrages et maintenant l'adversaire jusqu'à l'arrivée des renforts, permettant ainsi le jeu des contre-attaques.

Sergent GASCOU : a participé, au cours de la nuit du 28 février au 1^{er} mars 1915, à une reconnaissance dirigée sur les positions ennemies. A été grièvement blessé au moment où, debout sous un feu violent, il encourageait ses hommes à poursuivre leur mouvement.

Précédemment blessé alors qu'il appartenait à la division marocaine. Sous-officier d'élite, toujours prêt pour les missions délicates et périlleuses.

Sergent LARIBE : sous-officier d'une cranerie superbe et d'un dévouement absolu. Constamment volontaire pour les missions les plus périlleuses, est tombé glorieusement au cours d'une patrouille qu'il dirigeait sur un poste avancé de l'ennemi, le 13 janvier.

Adjudant-chef NAUDIN : remarquablement rempli, pendant le combat du 3 février, sous un feu intense, ses fonctions d'agent de liaison; s'est distingué au cours de la contre-attaque, prenant le commandement d'un groupe dont le chef venait d'être tué, et menant ce groupe brillamment à l'assaut.

Soldat REGNAULT : blessé à la tête, au début de l'action du 3 février, a lutté pendant trente-six heures. Ne s'est laissé évacuer que sur l'ordre de son capitaine.

Soldat BIGNAULT : étant agent de liaison du colonel a, malgré une blessure à la tête, continué son service pendant tout le combat du 3 février. Envoyé vers une fraction où tous les gradés avaient été mis hors de combat, en a pris le commandement et l'a amené brillamment à la place qu'elle devait occuper.

8^e régiment d'infanterie coloniale.

Sous-lieutenant SILVE : officier plein d'entrain et de bravoure. Est tombé glorieuse-

ment le 3 février à la tête de son peloton en entraînant à l'assaut des positions allemandes.

Lieutenant BRUNER : le 3 février, devant une très violente attaque allemande a su, par son courage et son sang-froid, maintenir sa position.

Lieutenant DUCATEL : le 3 février, devant une très violente attaque allemande a su, par son courage et son sang-froid maintenir sa position. Blessé le 16 septembre.

Soldat BASTIDE : excellents services rendus depuis le début de la campagne. En dernier lieu, dans la nuit du 13 au 14 février, faisait partie d'une équipe de brancardiers qui est allée relever des blessés à 600 mètres en avant de nos lignes et sous un feu violent. A été grièvement blessé.

Adjudant HILAIRE : mortellement blessé pendant une contre-attaque au cours de laquelle il entraînait sa section et les hommes d'une section voisine qu'il avait ralliés pour aller à l'assaut.

Adjudant-chef CECALDI : sous-officier d'élite, très brave et très énergique. Atteint le 3 février par un éclat d'obus à la tête, a refusé de se laisser évacuer et a gardé le commandement de sa section de mitrailleuses dont il a continué de diriger le tir jusqu'à la fin du combat sous une grêle de projectiles.

Adjudant LUCCHINI : a maintenu en place sa section exposée à des feux très violents pendant la journée du 3 février. Grièvement blessé, a conservé jusqu'à épuisement complet de ses forces le commandement de sa section et de la section voisine qui avait perdu son chef.

Adjudant GIORDANI : blessé au combat du 3 février à la tête de sa section, ne s'est fait panser qu'après avoir donné toutes indications utiles à ses successeurs et a rejoint sa compagnie aussitôt pansé malgré l'avis du médecin.

Médecin auxiliaire COLIN : au combat du 3 février a continué à prodiguer ses soins aux blessés malgré une blessure reçue au cours du bombardement de son poste de secours.

Sergent DURAND : au combat du 3 février, l'ennemi ayant fait sauter une tranchée, a tenu avec une dizaine d'hommes un élément de tranchée voisin de l'entonnoir; par sa résistance prolongée, a protégé le flanc des troupes de deuxième ligne et a arrêté l'attaque allemande qui se dirigeait violemment sur ce point.

Sergent PIANOCCHI : ayant réussi au cours d'une contre-attaque, le 3 février, à s'emparer d'une tranchée ennemie, a réussi à assurer sa liaison avec les unités voisines, dans des circonstances extrêmement difficiles et sous un feu extrêmement violent.

Adjudant-chef PIETRI : sous-officier dont la bravoure ne s'est pas démentie un seul instant depuis le début de la campagne. Très belle conduite au combat du 3 février 1915 où il se distingua par son énergie, son calme et son sang-froid.

Sergent BRUGAIROLLE : a fait preuve au combat du 3 février d'une énergie, d'un calme et d'un sang-froid remarquables. A brillamment repoussé, sous un feu intense, les attaques allemandes dirigées sur la tranchée qu'il commandait.

Sous-lieutenant PERRET, compagnie 22/1 du génie; dirigeait les travaux de mine en un point particulièrement menacé lorsque se produisit l'attaque allemande du 3 février. Blessé au début de l'action, a fait preuve du plus grand sang-froid en continuant à donner des ordres pour la coopération de sa compagnie à la contre-attaque et s'est employé utilement à faire tirer une section d'artillerie sur l'ennemi.

Sergent LEMBO, génie du corps colonial, compagnie 22/2; le 3 février étant sans armes dans une tranchée de première ligne dont il faisait le levé, a été enseveli par l'explosion d'une mine ennemie; a fait preuve à ce moment du plus grand sang-froid et du plus grand dévouement en dégageant sous un feu intense plusieurs hommes ensevelis.

Lieutenant de réserve FAUVART-BASTOUL, 351^e d'infanterie; commandant sa compagnie au combat du 2 septembre, a maintenu ses hommes sous un feu violent de l'ennemi et a été grièvement blessé en donnant à tous l'exemple du plus grand courage et du plus grand sang-froid. Est mort des suites de ses blessures.

Lieutenant de réserve AUGEREAU; groupe cycliste de la 9^e D. C.; officier d'une grande bravoure et d'un sang-froid remarquable, a pris le commandement de son peloton, dont le chef venait d'être tué et l'a remarquablement dirigé, dans des circonstances particulièrement difficiles. A été blessé grièvement au cours d'une patrouille de nuit faite dans le voisinage immédiat des lignes ennemies.

Lieutenant de réserve RAUBER, compagnie 3/13 bis du génie; officier plein de calme, de bon sens, de modestie et de froide bravoure. Depuis le début de la campagne, et sans un jour d'interruption, a exécuté de nombreux travaux en première ligne et sous le feu violent de l'ennemi. Les 15, 16 et 17 mars, a assuré, tant de jour que de nuit, avec une section de sapeurs auxiliaires, la continuité de la communication, entre nos tranchées bouleversées par le bombardement et l'entonnoir fait par les Allemands, le 14 mars.

Lieutenant de réserve LOISEAU, 11^e d'artillerie; le 23 août, après un combat, et au cours d'un mouvement de sa batterie, est tombé assommé par l'explosion d'un shrapnell, et a été laissé pour mort sur le terrain alors qu'il n'était qu'évanoui, avec le tympan crevé; ayant repris ses sens et voyant abandonnée une pièce de canon dont les attelages étaient tués, a, malgré le danger, employé toute son énergie à réunir quelques hommes et chevaux errants pour atteler ce canon qu'il ramena à sa batterie.

Lieutenant de réserve JACOBSON, 11^e d'artillerie; s'apercevant après un combat, le 28 août, au cours d'un mouvement exécuté par sa batterie, qu'il manquait un canon dont les attelages avaient été tués, est retourné sur le terrain de combat pour le rechercher et a réussi à le ramener.

Lieutenant de réserve JACQUET, 11^e d'artillerie; a constamment fait preuve de grande énergie, de courageuse initiative et de zèle ingénieux. Le 30 septembre 1914, a amené sur un plateau balayé par les balles un canon dont il a réglé le tir contre des mitrailleuses situées à 800 mètres. Le 22 novembre 1914, n'a pas hésité à stationner sur un terrain fortement battu pour mieux observer et régler le tir sur un convoi allemand signalé par notre infanterie.

Lieutenant de réserve GAUTHIER, 11^e d'artillerie; très brave, a maintes reprises, et notamment le 4 octobre 1914, où sa batterie contribua à arrêter pendant trois heures les attaques allemandes sous un feu intense, ne s'est retiré que sur ordre formel après avoir épuisé toutes ses munitions et en marchant au pas. A donné constamment l'exemple du calme et de l'énergie. S'est distingué comme observateur en restant le 20 décembre, toute la journée dans un arbre, sous le feu le plus violent. A ainsi assuré le bouleversement des tranchées ennemies. A répété plusieurs jours de suite le même exploit.

Sous-lieutenant de réserve HEURTEBISE, 41^e d'infanterie coloniale; toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses s'est distingué constamment par ses brillantes qualités militaires, son sang-froid et son intrepidité. A été tué d'une balle à la tête au poste avancé qu'il commandait, alors qu'il surveillait les mouvements de l'ennemi.

Sous-lieutenant de réserve PIAT, 121^e d'infanterie; est allé reconnaître à proximité immédiate des lignes ennemies une batterie très dangereuse pour nos fantassins. A tué de sa main une sentinelle allemande.

Sergent MICHY, 121^e d'infanterie; chargé de tenir un point important le 16 septembre, a maintenu sa section sous un feu violent. A rallié le régiment après avoir rempli glorieusement sa mission. A montré récemment le plus bel allant au cours de patrouilles conduites jusque sur les fils de fer de l'ennemi.

Maréchal des logis HAUGRAN, 11^e d'artillerie; le 2^e décembre 1914, au moment où, sous de violentes rafales, le colonel venait de donner l'ordre de s'abriter, n'a voulu entrer dans l'abri de sa pièce qu'après s'être assuré que tout son personnel était lui-même à couvert; a, alors, reçu un éclat d'obus qui l'a blessé mortellement.

Maréchal des logis LE MARCHAND, 11^e d'artillerie; a fait preuve de grande bravoure, le 30 septembre 1914, en amenant sa pièce en terrain découvert, sous le feu d'une mitrailleuse placée à 800 mètres, et en commandant cette pièce avec un sang-froid parfait. Le 18 octobre, a dirigé sous les rafales

ennemies le tir de sa pièce jusqu'à ce qu'il tombât grièvement blessé.

Maréchal des logis BOUCHER, 3^e chasseurs : chargé de défendre avec un demi-peloton l'accès d'un pont en combattant à pied, y a tenu avec le plus grand courage une journée entière sous un feu violent d'artillerie ; a été grièvement blessé par un éclat d'obus qui lui a ouvert la cuisse.

Sergent CHUARD, 41^e d'infanterie coloniale : depuis le début de la campagne a fait preuve constamment d'un courage, d'un dévouement et d'un entrain au-dessus de tout éloge. Chef de section expérimenté, entraîneur d'hommes, a toujours été volontaire pour les missions les plus périlleuses. A le 29 septembre, fait lui-même un prisonnier, et, en dernier lieu est allé à quarante mètres des lignes allemandes relever un de ses hommes mortellement blessé.

Brigadier FAVRE D'ECHELLENS, 4^e chasseurs d'Afrique : grièvement blessé au cours d'une reconnaissance, a fait preuve du plus grand sang-froid, en prévenant la présence de l'ennemi ses camarades qui cherchaient à approcher, et en se retirant lui-même dans une direction opposée pour en détourner l'attention.

Soldat SOULAYROL, 4^e chasseurs d'Afrique : a fait preuve de grand courage en refusant d'abandonner son brigadier grièvement blessé, et en le soutenant sur sa selle sous un feu violent d'infanterie ennemie.

Soldat DELMAS, 4^e chasseurs d'Afrique : au cours d'une reconnaissance, a repéré avec précision l'emplacement d'une batterie ennemie permettant ainsi à notre artillerie de régler exactement son tir. A son retour, a relevé son maréchal des logis, blessé et désarçonné, et l'a ramené sous un feu violent d'infanterie.

Soldat AUZOU, 41^e d'infanterie coloniale : en campagne depuis le début des hostilités, a eu constamment une très belle attitude au feu. Toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses, a été blessé une première fois d'un éclat d'obus. Revenu au front, a été, le 26 février, mortellement blessé en posant des fils de fer à 40 mètres des tranchées allemandes.

Soldat MAGNONI, 41^e d'infanterie coloniale : en campagne depuis le commencement des hostilités, a eu constamment une très belle attitude au feu. Toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses, a été blessé le 23 août une première fois, en ramenant un Allemand prisonnier et a refusé de se laisser évacuer. En dernier lieu, le 26 février, est allé avec son sergent, à 40 mètres des lignes allemandes, relever un de ses camarades mortellement blessé.

Maître pointeur ELIOT, 11^e d'artillerie : excellent maître pointeur. Frappé à mort par un obus qui l'avait horriblement mutilé, a donné le plus bel exemple d'énergie. A dit à son capitaine : « Comptez sur moi, j'aurai jusqu'au bout du courage », et aux camarades qui le transportaient : « Reposez-vous, vous continuerez tout à l'heure. » A expiré quelques instants après.

Soldat DUCLOS, 22^e d'infanterie : a fait preuve en diverses circonstances, depuis le début de la campagne, de réelles qualités militaires, et a toujours été pour ses camarades un exemple de bravoure et d'énergie. Le 13 mars 1915, notamment, a ramené à l'abri, au cours d'une patrouille, et sous le feu de l'ennemi, un soldat blessé grièvement qui a pu être ainsi sauvé.

Soldat FOURNIER, 140^e d'infanterie : s'est signalé à plusieurs reprises, par son audace et son goût des missions périlleuses. A été blessé mortellement au cours d'une patrouille dans la nuit du 18 au 19 mars.

Soldat SIGAUD, 140^e d'infanterie : s'est signalé par son courage au cours de missions périlleuses. A été blessé grièvement au cours d'une patrouille, dans la nuit du 18 au 19 mars, a eu l'énergie de ne pas se plaindre, jusqu'au moment où il a été ramené dans nos lignes, afin de ne pas déceler la présence de la patrouille.

Soldat RENARD, 121^e d'infanterie : énergique et brave, a été tué au cours d'une patrouille extrêmement audacieuse, était un modèle de courage.

Soldat JOBERTON, 121^e d'infanterie : patrouilleur parfait, avait réussi récemment à tuer un observateur allemand à 50 mètres d'une tranchée ennemie. A donné sous le feu un bel exemple de solidarité militaire en cherchant à relever et rapporter un cama-

rade blessé. A été tué au cours de son acte de dévouement.

Sous-lieutenant FLURY, observateur en avion : a eu à combattre, à plusieurs reprises, des avions plus rapides ; le 20 mars, en particulier, a attaqué successivement deux biplans armés. A poursuivi sa reconnaissance après avoir reçu plusieurs balles dans son appareil.

Sous-lieutenant PASCAL, 6^e hussards : a conduit avec énergie un peloton envoyé en reconnaissance et a été tué à la tête de sa troupe.

Sous-lieutenant SIGRE, 42^e d'infanterie : très brave, très audacieux. En toutes circonstances, n'a cessé de donner aux hommes placés sous ses ordres le plus bel exemple et les a toujours entraînés avec le plus beau courage. Tué le 4 mars à la tête de sa section au moment où il abordait une tranchée ennemie.

Adjudant LECLERC, 2^e génie : a été tué d'une balle à la tête alors qu'il reconnaissait les positions de l'ennemi par un créneau.

Adjudant LEROY, 42^e d'infanterie coloniale : n'a jamais cessé de rapporter des renseignements intéressants, puisés au milieu des lignes ennemies. Tué le 8 novembre, en accomplissant une mission des plus osées.

Sergent-major HALOCHE, 76^e d'infanterie : chef de section de grande valeur, déjà cité antérieurement. Tué le 15 mars, en organisant défensivement la position qu'il venait d'enlever.

Caporal LELACHE, 105^e d'infanterie territoriale : dirigeant la mise en état d'une tranchée, exposé au feu de l'ennemi, est tombé mortellement frappé, alors qu'il donnait à tous l'exemple du courage et du mépris du danger.

Caporal RABOUILLE, 19^e bataillon de chasseurs : est allé audacieusement en plein jour et spontanément chercher en avant des tranchées un renseignement que les patrouilles de nuit n'avaient pu recueillir. Tombé glorieusement à quelques pas de la ligne ennemie.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade d'officier.

Chef de bataillon THIBAUT, 44^e d'infanterie coloniale : officier calme, énergique, se conduisant bien devant l'ennemi. A de brillants états de services. A commandé son régiment du 11 septembre au 26 novembre 1914 et s'est distingué par son zèle et son initiative. Ayant repris le commandement de son bataillon lors de l'arrivée du chef de corps, a conduit ce bataillon au feu avec bravoure au moment des attaques les 8 et 9 décembre et le 17 février.

Capitaine LECA, 8^e d'infanterie coloniale : officier d'une bravoure remarquable, n'a cessé de se prodiguer depuis le début de la campagne ; s'est fait remarquer dans tous les engagements où le régiment a paru et a toujours déployé la plus grande activité. Deux fois cité à l'ordre.

Colonel MAILLARD, commandant une brigade d'infanterie coloniale : officier supérieur possédant les plus solides qualités militaires, s'est constamment fait remarquer par son énergie, son activité, son zèle infatigable. Dans toutes les rencontres auxquelles il a pris part avec son régiment, a montré qu'il y avait en lui l'étoffe d'un chef.

Chef de bataillon SAUVAGE, 321^e d'infanterie : blessé deux fois au début de la campagne, a rejoint le plus tôt possible. A très bien commandé son bataillon. Blessé de nouveau est revenu dès sa guérison.

Colonel HIRTZMAN, 290^e d'infanterie : sous son commandement, son régiment a donné des preuves de solidité dans tous les combats où il a été engagé. Atteint de 3 blessures le 2 novembre, dont une très sérieuse.

Lieutenant-colonel DELESTRE, 263^e d'infanterie : excellent chef de corps, fort intelligent et très actif. Avait de beaux états de services antérieurement à la campagne. S'est acquis de nouveaux titres par sa belle attitude en toutes circonstances.

Lieutenant-colonel BOURQUIN (Madagascar).

Colonel VENEL (Niger).

Chef d'escadron AMMAN, à l'artillerie d'une division d'infanterie coloniale : n'a pas cessé de donner, depuis le début de la guerre, les preuves de la plus grande vigueur physique et morale. A été appelé à commander l'artillerie de la division pendant deux mois. Ne cessant de donner l'exemple, il n'a mérité que des éloges.

Lieutenant-colonel MARANDET, 53^e d'artillerie : excellent officier supérieur, a toujours été très bien noté. A rendu des services très appréciés dans le commandement de son groupe, qu'il a quitté depuis peu.

Chef d'escadron FROMENT, 1^{er} d'artillerie coloniale.

Lieutenant-colonel BRETON, 3^e d'artillerie coloniale.

Médecin principal CAPUS : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

Médecin principal LE RAY : chef de service à une division territoriale depuis décembre ; a montré dans ses fonctions de l'activité et un grand esprit d'organisation. S'est signalé, en toutes circonstances, par son zèle et son énergie.

Médecin principal BELLARD : nombreuses campagnes antérieures. S'est acquis de nouveaux titres dans la campagne actuelle. Dirige avec compétence le service de santé de sa division.

Médecin principal CLOUARD : nombreuses campagnes antérieures. S'est acquis de nouveaux titres dans la campagne actuelle.

Médecin principal DUMAS (Cochinchine).

Au grade de chevalier.

Capitaine EYRIES, 168^e d'infanterie : a pénétré, en tête de sa compagnie, dans une portion de tranchée au milieu des lignes allemandes, le 13 décembre. A montré la plus grande bravoure et la plus belle ténacité pour s'y installer, s'y organiser et s'y maintenir malgré de nombreuses contre-attaques.

Lieutenant DISGAND, 106^e d'infanterie : blessé légèrement, le 24 août. Blessé de nouveau le 10 septembre 1914. Officier très bien noté, signalé comme ayant beaucoup d'énergie et d'entrain.

Capitaine MOSSER, 286^e d'infanterie : capitaine expérimenté, plein d'autorité et d'énergie ; exerce depuis près de cinq mois le commandement d'un bataillon sur le front ; s'est signalé par sa belle conduite dans tous les combats auxquels il a pris part.

Capitaine MICHAUT, état-major d'une brigade : excellent officier, a beaucoup d'allant et toujours prêt à se dévouer et à marcher. Nombreuses annuités ; s'est acquis de nouveaux titres par ses services dans la campagne actuelle.

Chef de bataillon GROSJEAN, 367^e d'infanterie : commande son bataillon avec beaucoup de savoir et d'entrain. A été blessé à l'attaque le 21 octobre 1914.

Capitaine BOUHANT, 13^e d'infanterie : cité deux fois à l'ordre du corps d'armée, une fois à l'ordre de la brigade pour avoir fait preuve au début de la campagne d'une énergie peu commune qu'il a su infuser à sa compagnie, s'être fait remarquer aux combats des 1^{er} et 2 octobre où il a entraîné sa compagnie à l'attaque, s'être signalé en faisant exécuter par sa compagnie en présence de l'ennemi des tranchées qui ont permis l'occupation du terrain gagné.

Capitaine BEVIN, 163^e d'infanterie : nombreuses annuités. S'est acquis de nouveaux titres dans la campagne actuelle où il a fait preuve de sérieuses qualités d'organisateur et d'énergie.

Capitaine HENRY, 341^e d'infanterie : a plus de 26 ans de services. A fait toute la campagne et s'est montré en toutes circonstances homme de cœur, de devoir et de haute valeur morale.

Capitaine VALLET, 367^e d'infanterie : capitaine ancien, commande bien sa compagnie. A été blessé par une bombe d'aéroplane le 3 septembre 1914.

Chef de bataillon LANQUETIN, 54^e d'infanterie : officier supérieur actif, zélé, ayant du coup d'œil et de la décision. Blessé au cours de la campagne et revenu au front.

Capitaine VOITURET, 339^e d'infanterie : très bon officier, réunissant 27 annuités. A été cité à l'ordre de la division pour sa belle conduite au feu.

Capitaine RUDAUX, 168^e d'infanterie : excellent officier qui a été l'objet d'une citation pour sa belle conduite au feu. Atteint le 11 septembre 1914 d'une plaie contuse au mollet gauche par un éclat d'obus.

Chef de bataillon DAUMONT, à l'E. M. d'un corps d'armée : a rendu les plus grands services depuis le début de la campagne à l'état-major d'un corps d'armée. S'est particulièrement distingué par l'énergie de son caractère et par la manière brillante dont il s'est acquitté des missions qui lui ont été confiées sur le champ de bataille.

Capitaine ARMENGAUD, adjoint au chef du service aéronautique d'une armée : tout en remplissant avec succès les fonctions de chef du service des reconnaissances aériennes, a fait personnellement, comme observateur, de nombreuses reconnaissances (41 reconnaissances, 110 heures de vol) dont quelques-unes dans des conditions très dangereuses. Nommé au mois de décembre adjoint au chef du service aéronautique, a contribué dans une large mesure, par son intelligence et son zèle, à l'organisation de l'aviation d'artillerie.

Capitaine d'infanterie BERGER, pilote aviateur : officier d'état-major, observateur en aéroplane, a rendu les plus grands services en exécutant de nombreuses reconnaissances dans des circonstances délicates et dangereuses sous des feux violents d'artillerie et d'infanterie. A été cité à l'ordre de l'armée.

Capitaine CODEVELLE, 45^e d'infanterie : adjoint au chef de corps. Officier très méritant, qui n'a cessé de faire preuve de bravoure, de zèle et de capacité au cours de la campagne.

Capitaine FOURQUET, 99^e d'infanterie : officier très vigoureux, très allant, plein d'entrain, qui a conduit son bataillon à l'attaque, le 28 novembre, avec un à-propos et un esprit de décision qui ont assuré le succès de l'attaque. A assisté à toutes les affaires depuis le début de la campagne.

Chefs de bataillon MORETEAUX, 331^e d'infanterie, **MATHIEU**, 239^e d'infanterie ; **GILQUIN**, 41^e d'infanterie ; **COLONNA-CECALDI**, chef d'état-major d'une division d'infanterie ; **FOREL-DESTEZET**, 140^e d'infanterie ; **FOUCART**, 332^e d'infanterie ; **LE DAVAY**, 87^e d'infanterie ; **BESSON**, état-major d'une armée ; **GOUNEY**, état-major d'une division d'infanterie ; capitaines **MULLER**, 371^e d'infanterie ; **MARESCHEAL** de **LONGEVILLE**, 105^e d'infanterie ; **RABOT**, trésorier au 164^e d'infanterie ; **FARNIER**, 273^e d'infanterie ; **TEMPLE**, 372^e d'infanterie ; **LAMOTTE**, 2^e rég. étranger ; **VILLARS**, 148^e d'infanterie ; **VERDIER**, 164^e d'infanterie : figuraient au tableau de concours de 1914. Se sont acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

Capitaine DAILLE, état-major d'une brigade d'infanterie : a rempli avec succès plusieurs missions délicates et périlleuses, notamment le 20 août et dans la nuit du 17 au 18 septembre. S'est encore distingué dans des combats ultérieurs où avec un calme et un sang-froid qui ne se sont jamais démentis, il a assuré, de nuit comme de jour, le service entre les régiments de la brigade. A exécuté des reconnaissances périlleuses, se dépensant sans compter.

Capitaine CAZIN, 118^e d'infanterie : officier vigoureux et d'une belle attitude au feu. Le 24 décembre, commandant les compagnies désignées pour donner l'assaut à un village, les a conduites brillamment à l'attaque et a occupé la position dont il a organisé ensuite la défense avec sang-froid et décision sous le feu de l'ennemi.

Chef de bataillon ROTHE, chef du 1^{er} bureau de l'état-major d'une armée : s'acquittait de ses fonctions parfois ingrates, avec un zèle et une conscience des plus louables.

Chef de bataillon VIDON, sous-chef d'état-major de la D. E. S. d'une armée : excellent officier, très méritant. S'est acquis de nouveaux titres dans la campagne actuelle.

Chef de bataillon MANCERON, état-major d'un corps d'armée : officier d'état-major de premier ordre, dirigeant depuis le début de la campagne le premier bureau de l'état-major du corps d'armée, avec une intelligence, une méthode et un dévouement tout à fait remarquables. Rend les plus grands services.

Capitaine RENAUD, 116^e d'infanterie : excellent officier. Cité à l'ordre du corps d'armée pour sa belle conduite comme commandant de compagnie. Précieux auxiliaire du chef

de corps d'armée comme capitaine adjoint. A fait toute la campagne.

Chef de bataillon BURIN-DESROZIERS, chef d'état-major d'une division d'infanterie : depuis le début de la campagne s'est acquitté de ses importantes et délicates fonctions avec une intelligence, un zèle et un dévouement qui ne se sont jamais démentis. Bien au courant de son métier, aussi parfait officier d'état-major dans le bureau qu'à l'extérieur. A rendu d'éminents services en toutes circonstances.

Chef de bataillon DANO, 62^e d'infanterie : commande un bataillon depuis le 17 janvier. S'est en toutes circonstances montré à la hauteur de ses fonctions.

Chef de bataillon GENDRE, état-major d'un corps d'armée : était au début de la campagne commandant d'un groupe cycliste qui, sous son commandement a été cité trois fois à l'ordre du corps de cavalerie. A pris ensuite le commandement d'un bataillon de chasseurs. Blessé deux fois au cours de la campagne.

Chef de bataillon LYET, 93^e d'infanterie : très dévoué et très brave. Blessé gravement à la main à côté de son chef de corps, le 9 septembre, n'a consenti à se laisser évacuer qu'après en avoir reçu l'ordre formel. Est revenu sur le front à peine guéri prendre le commandement d'un bataillon.

Chef de bataillon GERBER, 38^e d'infanterie : aux titres que lui donne l'ancienneté de ses services, a joint ceux qu'il a acquis au cours de la présente campagne pendant laquelle il n'a cessé d'être sur le front depuis le premier jour de la mobilisation. A été cité successivement à l'ordre de la brigade et du corps d'armée pour l'activité et les qualités d'organisation qu'il a montrées dans le commandement du régiment qu'il a pris dans des circonstances particulièrement difficiles et qu'il a exercé du 1^{er} septembre jusqu'au 1^{er} décembre.

Capitaine MARCOTORCHINO, état-major d'une brigade d'infanterie : officier très vigoureux, très énergique, très instruit, toujours prêt à marcher. Cité à l'ordre de l'armée pour sa brillante conduite les 18 et 26 août. Le 24 septembre, le commandant de la brigade ayant été tué et un autre officier blessé à côté de lui, a assuré seul le commandement jusqu'à la fin du combat.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Soldat BASTARD, 3^e d'infanterie coloniale : a fait preuve de la plus grande bravoure et du plus bel entrain à l'attaque des tranchées ennemies (27-28 février). Blessé une première fois, a continué à avancer ; blessé sérieusement une seconde fois, s'est précipité à l'assaut en chantant la *Marseillaise*, entraînant tous ses camarades par son exemple. N'a consenti à quitter le champ de bataille qu'après avoir reçu une troisième blessure qui le mettait dans l'impossibilité de continuer à combattre.

Sergent BIERRY, 22^e d'infanterie coloniale : étant en traitement à l'infirmerie et apprenant que sa compagnie devait participer à une attaque, a demandé son exeat. A participé au combat du 24 février, puis à celui du 25 février ; à ce dernier combat, a été blessé une première fois à la figure et a néanmoins continué à porter sa demi-section en avant, blessé une deuxième fois à l'épaule et au bras, n'a quitté le commandement de sa fraction qu'après exécution de sa mission.

Sergent REYNIER, 150^e d'infanterie : les 10 et 11 mars, a pénétré à plusieurs reprises dans la tranchée allemande en escaladant les barrières malgré la fusillade, le tir des mitrailleuses et les bombes ; a fait preuve d'une énergie surhumaine et a donné aux grenadiers qui passèrent successivement sous ses ordres, l'exemple du mépris de la mort et du sang-froid le plus remarquable.

Soldat BERAUD, 329^e d'infanterie : est resté le dernier avec un de ses camarades au sommet du parapet de l'entonnoir ouvert par l'explosion d'un fourneau de mine. A défendu sa place avec acharnement restant sous le feu même sans munitions et se servant alors de son fusil comme massue. A fait preuve d'une présence d'esprit admirable en faisant

croire à l'ennemi par des commandements et des déplacements continus à la présence de forces importantes. Blessé d'une balle à l'épaule, est resté sur la brèche jusqu'à la fin de l'action.

Sergent ORSAL, 236^e d'infanterie : aussitôt remis de l'émotion ressentie à la suite de l'explosion d'une mine, dans la tranchée où il se trouvait, n'a songé qu'à rallier ses hommes pour assurer la possession et l'organisation défensive de l'entonnoir formé par l'explosion. Par son courage, par son énergie, par l'entrain qu'il a su communiquer à ses hommes, a puissamment contribué à la réussite de cette entreprise.

Caporal LENORMAND, 236^e d'infanterie : a sollicité auprès de son lieutenant l'honneur d'aller reconnaître, à la tête d'une patrouille, une position supposée fortement organisée, d'où, la nuit précédente et quelques heures auparavant encore, partaient incessamment bombes et grenades. A accompli sa mission avec une assurance, un sang-froid, un entrain au-dessus de tout éloge.

Caporal LELIEVRE, 329^e d'infanterie : a entraîné son escouade dans deux attaques successives par l'exemple de la plus grande bravoure. Les deux sergents de la section ayant été tués, a pris le commandement d'une demi-section et a continué jusqu'à la fin à secondar son chef de section avec le plus grand calme, sous un feu violent.

Soldat RIARD, 329^e d'infanterie : s'est jeté sur une bombe ennemie, tombée au milieu de la section, en a éteint la mèche, et saisissant la projectile, l'a rejeté en dehors de la tranchée.

Sergent COLLETTE, 110^e d'infanterie : à l'attaque du 7 mars sur une tranchée et un fortin, est entré le premier dans le fortin entraînant ses hommes, a combattu avec acharnement pour s'y maintenir. Blessé et ayant subi des pertes sérieuses, ne s'est retiré, dans une nouvelle tranchée conquise, qu'en défendant la terrain pied à pied.

Adjudant PELS, 110^e d'infanterie : sous-officier qui s'est conduit d'une façon remarquable dans les différentes luttes qui ont précédé la prise d'un fortin. Au combat du 9 mars qui nous a rendus maîtres du fortin, ne s'est arrêté de combattre qu'épuisé par la perte de son sang.

Sergent VANHERSERCKE, 8^e d'infanterie : tous les officiers de sa compagnie ayant été mis hors de combat, a pris le commandement de cette unité au moment où elle se trouvait soumise à un feu violent de l'ennemi. Malgré une situation critique et des pertes sensibles, par son énergie et son sang-froid, a maintenu ses hommes sur ses positions et conservé la tranchée que sa compagnie venait de conquérir.

Adjudant-chef GUENNO, 118^e d'infanterie : deux fois légèrement blessé, resté au front. S'est à nouveau distingué dans la nuit du 7 au 8 mars, en occupant en quelques minutes un entonnoir de mine créé par l'ennemi avec une section de sa compagnie, en assurant la possession.

Soldat MASSOT-PELLET, 140^e d'infanterie : atteint par suite de l'éclatement d'un obus de 25 blessures de la face qui ont entraîné la perte totale de la vue et celle d'une oreille, a donné le plus bel exemple de courage et de force morale ; ne cesse de demander de reprendre sa place au front.

Soldat JOUY, 22^e d'infanterie coloniale : au combat des 23 et 24 février étant sentinelle à l'entrée d'un boyau conduisant aux tranchées allemandes, a arrêté par son feu un groupe de soldats allemands, en tuant six ; a été blessé au bras par un coup de baïonnette dans un corps à corps avec un septième Allemand qu'il tua ; a été de nouveau blessé d'un coup de sabre à la tête par un officier allemand qu'il tua et ne s'est replié qu'à la dernière extrémité.

Sergent CAZEILLES, 3^e rég. d'infanterie coloniale : au combat des 23 et 24 février, étant chef de section de mitrailleuses, a été grièvement blessé dans la tranchée allemande qu'il occupait ; ne s'est retiré qu'après avoir eu tous ses servants hors de combat, en ramenant, malgré ses blessures, une pièce sur son dos dans un terrain presque impraticable au moment d'une contre-attaque allemande.

Caporal GESTAS, 3^e d'infanterie coloniale : au combat des 27 et 28 février, a fait preuve d'un courage extraordinaire et au-dessus de tout éloge. Très grièvement blessé au visage

- par un éclat d'obus qui lui a déchiré la joue gauche et lui arracha l'œil répondit à son chef de section qui voulait le renvoyer se faire panser : « Mais, sergent, si vous avez encore besoin de moi, je peux rester. »
- Sergent POUBLET**, 3^e d'infanterie coloniale : a fait preuve d'un courage remarquable au combat du 27-28 février. A eu la jambe droite brisée par une grenade. Est resté deux jours et deux nuits dans les tranchées de première ligne sans soins et sans se plaindre.
- Adjudant JOUSSEAUME**, 3^e d'infanterie coloniale : excellents services rendus depuis le début de la campagne. S'est distingué par sa bravoure et son entrain au combat des 27 et 28 février. A eu la mâchoire fracassée par un éclat d'obus.
- Sergent LUCIANI**, 3^e d'infanterie coloniale : S'est distingué par son calme et sa bravoure au cours des journées très dures des 27 et 28 février et a eu une jambe brisée par un obus.
- Caporal RAYNAUD**, 3^e d'infanterie coloniale : très belle conduite aux combats des 27 et 28 février. A été blessé très grièvement à la figure par éclatement d'obus.
- Soldat LEDAY**, 3^e d'infanterie coloniale : faisant partie au combat des 27 et 28 février du peloton de pionniers du bataillon chargé de creuser des tranchées à quelques mètres de l'ennemi, a donné un bel exemple de courage à ses camarades et les a entraînés au travail sous le feu violent de l'ennemi. Très grièvement blessé à son poste d'observation.
- Soldat CASSAGNE**, 3^e d'infanterie coloniale : s'est distingué par son entrain en tête des lanceurs de grenades. Blessé assez gravement à la figure au combat du 27 février, est allé se faire panser et est revenu prendre place en première ligne, donnant ainsi à ses camarades un très bel exemple de courage et d'endurance.
- Soldat LAYUS**, 22^e d'infanterie coloniale : au combat du 28 février a plusieurs fois assuré des transmissions dans des endroits très dangereux. S'est offert pour porter un ordre important aux troupes occupant un fortin alors que beaucoup d'hommes avaient été tués en passant par le boyau de communication placé sous le feu d'un canon revolver ennemi ; a été atteint de deux blessures en accomplissant sa mission.
- Soldat LASSAQUE**, 22^e d'infanterie coloniale : à la contre-attaque allemande du 24 février, s'est tenu seul devant le boyau conduisant à la tranchée ennemie exposé aux feux violents de l'adversaire ; ne s'est retiré qu'un quart d'heure après l'évacuation de la tranchée alors qu'il ne lui restait plus de cartouches ; ayant été blessé légèrement n'est allé se faire panser que le lendemain et a rejoint immédiatement la compagnie.
- Adjudant ANGLADE**, 3^e d'infanterie coloniale : au combat des 27-28 février, a montré la plus grande bravoure et la plus grande énergie, maintenant ses hommes sous une pluie de grenades qui faisaient de nombreuses victimes et n'a quitté l'endroit extrêmement dangereux où il se trouvait que lorsqu'une blessure grave l'eut mis dans l'impossibilité de continuer de combattre.
- Adjudant-chef SIRIEYS**, 3^e d'infanterie coloniale : a fait preuve depuis le début de la campagne d'un grand courage et d'un grand dévouement. Très grièvement blessé le 26 février, est resté à son poste qu'il n'a quitté que par ordre et sa mission terminée.
- Adjudant FRAPPIER**, 3^e d'infanterie coloniale : brillante conduite au cours des journées des 27 et 28 février. Blessé grièvement à la tête et au bras.
- Adjudant-chef SIOMME**, 3^e d'infanterie coloniale : au front depuis le début de la guerre. S'est déjà distingué dans toutes les affaires auxquelles le régiment a pris part. Au cours des combats des 27 et 28 février, a demandé à conduire à l'assaut une section d'une compagnie dont le chef était tué et s'est fait remarquer par son courage et son entrain constants. A transmis les ordres du chef du bataillon au plus fort du combat avec exactitude. Blessé à la figure par des éclats d'obus n'a pas quitté la ligne de feu et a continué à assurer son service sans hésitation ni défaillance.
- Caporal GUILBERT**, 73^e d'infanterie : magnifique bravoure dans les combats du 16 février au 1^{er} mars. Le 27 février, sa compagnie ayant subi de fortes pertes, s'est élancé à l'assaut d'une tranchée allemande ; resté seul gradé, a continué, sous un feu constant d'artillerie, son service dans les tranchées de première ligne, jusqu'au 1^{er} mars, date de la relève de son bataillon.
- Soldat BASTIAT**, 144^e d'infanterie : jeune engagé volontaire de la classe 1916, discipliné, vaillant et enthousiaste, toujours prêt pour les missions les plus périlleuses, a constamment donné l'exemple de la plus grande énergie et du plus grand courage. Blessé une première fois le 23 décembre d'un shrapnell au côté. Evacué sur une formation sanitaire. Incomplètement guéri, a demandé à revenir sur le front. Le 19 février, est atteint de nouveau à l'œil par un éclat de bombe, blessure qui a nécessité l'ablation de l'œil droit.
- Soldat MICHE**, 35^e territorial d'infanterie : le 8 mars, blessé grièvement à un poste d'observation où il montrait le plus grand courage. Tombant dans les bras de ses camarades qui l'entouraient, sa première pensée fut pour la France en criant : « Vengez-moi et vive la France ! » 3^e blessure de guerre.
- Caporal MOUSSERON**, 7^e génie : grièvement blessé à son poste de combat, s'est comporté très courageusement, négligeant ses propres souffrances pour encourager ses camarades blessés.
- Soldat LLORET**, 2^e de marche du 1^{er} étranger : de nationalité espagnole. Engagé volontaire pour la durée de la guerre. Très bon soldat. A été blessé le 11 mars par un éclat d'obus qui lui a sectionné la jambe droite.
- Adjudant CLEMENT**, 5^e tirailleurs de marche : excellent sous-officier à tous égards, a fait preuve en toutes circonstances d'un esprit sérieux et consciencieux. Blessé au début de la campagne, est revenu sur le front et continue à montrer les mêmes qualités d'énergie, de dévouement et d'esprit militaire.
- Sergent GASMI** (Belgacem-Bensaïd), 3^e tirailleurs algériens : a été cité à l'ordre de la division pour sa brillante conduite le 5 novembre, où, par son énergie, il a permis à son capitaine de maintenir en ligne sa compagnie subitement entourée par l'ennemi. Excellent sous-officier indigène et qui est d'un excellent exemple pour les tirailleurs.
- Soldat CHARPENTIER**, 355^e d'infanterie : a été blessé le 10 septembre, au cours d'une charge à la baïonnette, d'un coup de baïonnette à l'épaule et d'une balle au pied. A peine remis de ses blessures est revenu sur le front. Toujours au premier rang pour les missions dangereuses. A été blessé le 16 mars 1915 très grièvement. Pendant son pansement, et malgré ses souffrances, n'a cessé de manifester à ses camarades et à ses chefs son désir de revenir au plus tôt reprendre sa place au milieu d'eux.
- Soldat BEAUCHAMP**, 121^e d'infanterie : a donné, depuis le début de la campagne, l'exemple de l'endurance et du courage. Blessé grièvement à la poitrine le 27 août, a continué le combat jusqu'au moment où un éclat d'obus l'a atteint à la jambe et définitivement mis hors de combat. Revenu à la compagnie à peine rétabli, a recherché les missions les plus périlleuses : le 13 novembre, a eu la jambe traversée par un éclat d'obus alors qu'il portait un ordre. Appuyé sur un bâton et aidé par un tirailleur sénégalais, a tenu à remplir sa mission jusqu'au bout en faisant un long trajet sur une route battue par l'artillerie. Est tombé d'épuisement alors qu'il venait de remettre l'ordre dont il était porteur. Revenu sur le front pour la troisième fois, sur sa demande, le 22 février.
- Adjudant-chef GALOPIN**, 71^e bataillon de chasseurs : excellent adjudant-chef. A reçu deux blessures en entraînant sa section à l'attaque contre l'infanterie ennemie qui menaçait notre artillerie : a reçu en outre une commotion par obus.
- Adjudant-chef BARBIER**, 2^e dragons : blessé au cours d'une reconnaissance le 15 mars 1915, a donné constamment des preuves de son courage et de son énergie à la tête d'un peloton qu'il commande depuis deux mois.
- Sergent fourrier CHENET**, 222^e d'infanterie : depuis le début de la campagne, a toujours fait preuve, dans toutes les circonstances, des plus belles qualités de bravoure et d'énergie. Le 10 novembre 1914, a été blessé au moment où il recevait des ordres du chef de bataillon auprès duquel il était agent de liaison. Amputé de la jambe droite.
- Sergent-major CAYREFOURCO**, 222^e d'infanterie : au cours du combat du 30 août 1914, a été grièvement blessé à la tête de sa

section qu'il entraînait sous un feu violent à l'assaut des tranchées ennemies. A, depuis, dans toutes les circonstances, donné le plus bel exemple de sang-froid et d'énergie.

Soldat FAYRE, 171^e d'infanterie : s'est très bien comporté dans tous les combats auxquels il a pris part. A été blessé le 30 septembre en construisant des tranchées à proximité de l'ennemi. Perte de l'œil droit et menace de cécité totale.

Adjudant SALADIN, 6^e bataillon de chasseurs : a vigoureusement entraîné sa section à l'assaut au combat du 7 mars. Blessé dans l'attaque, a assuré le commandement de sa section jusqu'à l'organisation de la position.

Adjudant MITTINO, 6^e bataillon de chasseurs : blessé grièvement en repoussant une contre-attaque ennemie, n'a quitté la ligne de feu qu'après s'être assuré que la position était définitivement conquise. Venait de rejoindre après guérison d'une première blessure.

Chasseur BONNAFOUS, 6^e bataillon de chasseurs : s'est fait remarquer par sa bravoure depuis le début de la campagne. Le 6 mars, apportant la soupe à son escouade, a aperçu à quelques pas de la tranchée un Allemand porteur de bombes, l'a aveuglé en lui jetant une marmite de soupe à la figure et l'a tué ensuite.

Adjudant BRIT, 23^e bataillon de chasseurs : après avoir énergiquement entraîné sa section à l'assaut, a été appelé dans des circonstances assez critiques, ses officiers étant blessés, à prendre sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, le commandement de sa compagnie. S'en est parfaitement acquitté. A animé autour de lui tous ses chasseurs par son énergie et son sang-froid, et maintenu ses positions pendant trois jours, malgré les efforts de l'ennemi sur son secteur et en dépit de pertes sérieuses. Très belle attitude au feu depuis le début de la campagne.

Adjudant JOURDAIN, 23^e bataillon de chasseurs : blessé au bras en entraînant sa section à l'assaut, a de nouveau été blessé grièvement au moment où il donnait à un officier des renseignements sur la situation pendant qu'on le transportait à l'abri, a encore spontanément fait arrêter ses porteurs sous le feu, pour donner en passant auprès de son chef de corps des renseignements qu'il jugeait utiles sur la situation dans son secteur. Bel exemple de courage et d'énergie.

Caporal TRICHET, 23^e bataillon de chasseurs : attitude remarquable au feu ; au cours de l'attaque du 6 mars, est arrivé des premiers sur la position ennemie. A assuré pendant toute la journée, sous un feu violent, les liaisons avec les unités voisines dans un terrain très difficile, et a été blessé grièvement en posant un réseau de fils de fer en avant de sa section, au contact même de l'ennemi.

Sergent-major DESTOOP, 24^e bataillon de chasseurs alpins : a entraîné à l'attaque sa section dans un terrain difficile et battu. Bien qu'ayant perdu la moitié de son effectif, a atteint son but, et, quoique blessé, est resté à son poste. Ne s'est fait panser qu'après avoir organisé la position conquise.

Sergent PETITJEAN, 3^e bataillon de chasseurs à pied : sous-officier du plus grand mérite, remarquable par son sang-froid, son courage, son autorité. Très grièvement blessé le 5 mars, en menant sa section à l'assaut.

Adjudant CADET, 51^e bataillon de chasseurs : a fait preuve en toutes circonstances de la plus belle bravoure et de la plus énergique décision. Au cours d'une attaque violente de l'ennemi, a porté malgré un feu intense sa section en avant et a, pendant cinq heures, disputé pied à pied à l'ennemi une position très importante.

Chasseur DENIS, 62^e bataillon de chasseurs : grièvement blessé par une bombe n'a pas voulu quitter la tranchée pour ne pas impressionner ses camarades et a continué à combattre.

Sergent PUJOL, 12^e bataillon de chasseurs : a occupé pendant six heures avec le plus beau sang-froid une position très périlleuse, encourageant ses hommes sous un bombardement très violent d'artillerie lourde. A rendu au capitaine commandant le point d'appui, les plus grands services. A été blessé grièvement.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.